

Mythes Grecs 2024

Pénélope aux mille trames



SOMMAIRE

À Jacqueline Braux (Hélène Moreau)	3
Introduction (H.M./O.B)	4
Pierre Sauzeau :	
Pénélope, régente ambiguë d'un anti-royaume	7
Musique 1 (Olivier Braux)*	19
Ô Misère des reines (H.M./O.B.)	21
Didier Pralon : Épouser la reine	22
Musique 2 (O.B.)*	30
Hélène Moreau : Patience mon cœur !... ..	32
Musique 3 (O.B.)*	58
Quand passe Pénélope (H.M.)	60

**Pour écouter les musiques, il suffit de cliquer sur les liens en bleu en appuyant simultanément sur la touche Ctrl de votre clavier.*

À Jacqueline Braux, la vaillante

Fidèle parmi les fidèles, merveilleusement assidue depuis des années à nos cycles des Mythes grecs, Jacqueline Braux nous a quittés doucement au printemps ; il est tout naturel que nous lui dédiions notre travail sur « Pénélope aux mille trames ».

Aussi avisée, aussi vaillante que la fameuse reine d'Ithaque, attirante comme elle, Jacqueline, en effet, étonnante, alerte, vive, et toujours jeune en dépit de son grand âge, cachait avec une constance exceptionnelle les embarras nés des années et surtout sa cécité quasi-totale qu'on ne remarquait guère tant ses beaux yeux demeuraient vifs, charmeurs, tant le courage, la fermeté d'une voix attachante, la curiosité d'une intelligence toujours exigeante l'emportaient sur les difficultés. Toujours plaisante, toujours élégante, particulièrement bien mise, c'était de toute évidence, une femme courageuse, opposant une résistance obstinée aux coups durs de la vie, comme aux métamorphoses de l'âge. Sa grande culture qu'elle ne manquait aucune occasion d'élargir, de préciser, l'intérêt passionné qu'elle portait à tout et à tous, l'exigence, l'attente, l'espoir constants de nouveaux contacts intellectuels et amicaux, le rire enfin, l'émerveillement d'enfant que suscitaient en elle nos confidences ou nos trouvailles, ne pouvaient manquer de toucher, d'émouvoir, d'étonner.

Mais c'est surtout, je crois, par son talent d'actrice, de musicienne, de lectrice passionnée qu'elle demeure exceptionnelle. Tant de vers, tant d'airs flottaient dans son sillage, bien souvent repris, fredonnés avec une diction parfaite, si chantante et souvent si véhémement qu'on se prenait à les apprendre, à les répéter : « *Qu'est-ce donc, Qu'avez-vous ? - Laissez-moi, je vous prie...* ». « *Oui, prince, je languis, je brûle pour Thésée...* », « *La fête fut exquisite et fort bien ordonnée.* » Beaucoup de refrains aussi, tout un recueil de citations bigarrées demeurent attachées à son souvenir. Mais encore bien des suggestions intellectuelles, nées de cette familiarité, de cette méditation obsédante, s'imposaient à sa large curiosité dès qu'un projet de travail tirait vers sa fin, pour le parfaire ou en suggérer un autre. Et si nous lui demeurons si attachés, c'est sans doute beaucoup grâce à ces airs d'opéras, à ces innombrables répliques, à ces poèmes qu'elle aimait tant nous chanter, nous réciter, par cœur et avec tant de conviction. Elle qui les gardait au fond de sa mémoire comme on garde un trésor caché, elle nous les offrait à foison, comme on offre une fleur, une aubade, une formule magique pour accéder à un monde où fleurissent ces merveilles.



Sa simplicité, son sérieux, son énergie, son enthousiasme, mais aussi la longue expérience d'une femme que l'art comme la vie avaient tant intéressée demeurent dans nos cœurs tout aussi inoubliables que son regard émerveillé : elle pour qui le monde demeurerait à jamais une aube, la promesse d'un nouveau jour comme d'un fruit plein de délices à sentir, à découvrir, à savourer.

Hélène Moreau

Mythes grecs 2024

Cycle *Pénélope aux mille trames*



Pénélope aux mille trames

On s'étonnera sans doute de voir dans la série de nos Mythes grecs, Pénélope, la frêle et triste reine d'Ithaque, celle qui jamais, malgré vingt cruelles années d'absence, *n'oublia Ulysse, l'époux de sa jeunesse*, Pénélope la fidèle, *l'intraitable*, la vertu faite femme, venir succéder pour 2024 à Thésée, le redoutable tueur de monstres, l'émule d'Héraklès, le séducteur impénitent, l'homme de toutes les libertés. Cette succession témoigne au moins de notre souci de diversité, mais plus encore de l'infinie plasticité des héroïnes et héros mythiques, de leur variabilité, de leur force : Thésée n'est-il pas aussi et en même temps le fondateur d'Athènes, l'inventeur, quasiment historique (si l'on en croit les *Vies parallèles* de Plutarque) de la démocratie ? Quant à Pénélope, d'Homère à Giono, mille versions diverses, bien des échos et des reflets hétéroclites ont singulièrement brouillé son image exemplaire, nous invitant à revenir à *l'Odyssee* toute entière pour essayer d'entrevoir, dans sa forme première, ce personnage composite.

Le sentiment d'une confuse ressemblance, en tout cas, dut présider à notre choix, l'intuition au moins qu'entre Thésée, qui grâce au fil d'Ariane, sut vaincre le terrifiant Minotaure et parvint à sortir ainsi que ses compagnons de l'inextricable labyrinthe de Crète, et Pénélope, la tisseuse-têtue, tout le jour assise à son métier, obstinément occupée à tisser un linceul en guise de tapisserie, qu'elle défaisait chaque nuit, un lien profond semblait se nouer. Pénélope, cette bien surprenante reine d'Ithaque, enchaînée, un peu comme Sisyphe à son rocher, à une besogne apparemment absurde pour mieux gagner le pari contre le temps et l'adversité et finir, le retour d'Ulysse aidant, par sauver Ithaque en grand péril. La fille d'Icarios rejoint ainsi Thésée dans l'élite des héros libérateurs, passés maîtres dans l'art de la *métis*, l'intelligence rusée, voire retorse et qui permet de vaincre. Incontestablement, dans ce domaine, Thésée comme Pénélope, instruite à bonne école, excellent tous deux.

Le mythe de Pénélope nous semblait surtout offrir l'occasion de relire ensemble *l'Odyssee*, nommée par son auteur *Le Chant de Pénélope*, texte fondateur, bien des fois problématique et à retisser, lui aussi, toujours neuf pourtant. C'était enfin l'occasion pour les musiciens et amis de la musique, d'entendre et d'étudier deux grandes œuvres musicales : *Le Retour d'Ulysse dans sa patrie* de Monteverdi et la *Pénélope* de Fauré. Pour tenir cet ambitieux programme dans ce projet 2024, nos exposés recevront exceptionnellement cette année le précieux renfort de deux collègues : Didier Pralon et Pierre Sauzeau, tous deux hellénistes connus, professeurs d'Université, auteurs de nombreux

ouvrages, et dont plusieurs d'entre vous ont déjà pu apprécier les riches et brillantes interventions, en suivant au cours des années le parcours ondoyant et divers des Cycles des Mythes grecs.

Voici donc le calendrier du Cycle 2024, intitulé Pénélope aux mille trames, il s'ouvrira cette année au début février :

Le jeudi 1^{er} février, à 18h

➤ Conférence 1, par Hélène Moreau et Olivier Braux.

Titre : « *Patience, mon cœur ! Le Mythe de Pénélope. Ouverture.* »

Qui est Pénélope ? au-delà du personnage hiératique, modèle de vertu, de chasteté, de fidélité conjugale, une tradition fait à l'inverse de l'épouse trop longtemps délaissée d'Ulysse une hétéra combinant, de plus, inconstance et duplicité. On s'efforcera à travers l'Odyssée d'Homère et quelques-unes des œuvres qui la reprisent, d'évoquer les visages de celle qui sut attendre, patienter, résister, ruser et apparut ainsi à travers les âges comme une allégorie de la Résistance, devenue enfin, par le biais du tissage et du défilage, un symbole de la création artistique et de la réflexion philosophique.

Gabriel Fauré (1845-1924) : *Pénélope* (1913)

Le jeudi 8 février, à 18h

➤ Conférence 2, par Pierre Sauzeau et Olivier Braux

Titre : « *Pénélope, régente ambiguë d'un Anti-royaume* »

Il faut rappeler la situation d'Ithaque quand commence l'Odyssée. Ce royaume, marginal et pauvre, est privé de son roi ; dont le père est démissionnaire et la mère décédée. Une anarchie s'est installée ; que reste-t-il du pouvoir ? Une reine apparemment veuve, un tout jeune homme sans expérience ni soutien. On s'intéressera à l'attitude de cette femme sage et rusée, mais isolée face aux menaces d'un monde héroïque en lambeaux.

Claudio Monteverdi (1567-1643) : *Il Ritorno d'Ulisse in patria* (1640)

Le jeudi 15 février, à 18h

➤ Conférence 3, par Didier Pralon et Olivier Braux.

Titre : « *Pénélope aux mille trames* »

Une aussi longue absence, des retrouvailles improbables... A rusé rusée et demie ?.

Mais à quel moment au juste Pénélope a-t-elle reconnu Ulysse ? Enquête sur les derniers chants de l'Odyssée.

Luigi Dallapiccola (1904-1975) : *Ulisse* (1968)

Œuvres à lire ou à relire :

- Homère, *l'Odyssée*. Traduction et notes de Philippe Jaccottet (éditions de la Découverte) de préférence, mais beaucoup d'autres traductions, dont celle de Victor Bérard encore, vous ramèneront à ces merveilleux textes.
- Ovide, *Héroïdes, Métamorphoses*.
- James Joyce, *Ulysses*.
- Jean Giono, *La naissance de l'Odyssée*.
- Alberto Moravia, *Le Mépris*.

Etudes :

- Gabriel Audisio, *Ulysse ou l'intelligence*, Galimard 1945.
- Vladimir Jankélévitch, *Traité des vertus*, Bordas 1949.
- Marie-Madeleine Mactoux, *Pénélope. Légendes et Mythes*, Les Belles Lettres, 1975.
- Ioanna Papadopoulou-Belmehti, *Le chant de Pénélope*, Belin, 1994.

Discographie :

- Claudio Monteverdi, *Il Ritorno d'Ulisse in patria*, dir. René Jacobs, avec Bernarda Fink dans le rôle de Pénélope, Harmonia Mundi HMC 90 1427/29.
- Gabriel Fauré, *Pénélope*, dir. Charles Dutoit, avec Jessye Norman dans le rôle-titre, Erato.



Costumes pour *Il Ritorno d'Ulisse in patria*, Festival d'Aix-en-Provence (2000)

Hélène Moreau, Olivier Braux

Pénélope, régente ambiguë d'un anti-royaume

« Que d'autres soient savants de tout ce qui se sait :

L'aveugle vagabond sera toujours le maître,

Sous tout ce qui se dit, de tout ce qui se tait. »

Charles Péguy, *L'Aveugle*

Péguy est sensible à un jeu de finesse entre le dit et le non-dit qui ne correspond pas aux clichés sur Homère, sur la poésie primitive etc. Cette finesse qui va jusqu'à l'ambiguïté est sans doute indissociable des personnages féminins, héroïnes, nymphes, déesses, qui jouent dans *l'Odyssée* un rôle essentiel, bien davantage que dans *l'Illiade*. De là est née la théorie de Samuel Butler (*The Authoress of the Odyssey* 1897) sur la femme autrice de *l'Odyssée*, identifiée – un peu imprudemment ! – à Nausicaa, supposée princesse sicilienne tentée par la poésie.

Le retour à Ithaque, le jeu d'Ulysse et de Pénélope sont une dimension de *l'Odyssée* qui n'est sans doute pas la plus populaire – depuis l'Antiquité, le titre de l'épopée évoque d'abord les aventures d'Ulysse chez les monstres, l'aveuglement du Cyclope, les tempêtes. Le personnage de Pénélope a été souvent banalisé et réduit dans la mémoire collective à l'image de la fidélité conjugale, de l'épouse qui se consacre entièrement à son époux et aux intérêts de sa famille. Mais dès qu'on approfondit l'analyse, on s'aperçoit que le personnage est bien plus complexe, pour ne pas dire ambigu. D'ailleurs, dès l'Antiquité, circule de Pénélope une image différente, voire opposée. Expliquons le personnage tel que l'aède l'a conçu, à l'égal d'Ulysse, pour la gloire de Pénélope – et pour sa propre gloire : chaque création poétique traditionnelle est une épreuve au sein d'un *agôn*, d'une joute entre poètes.

Contextes : La fin du monde héroïque

La Guerre de Troie résulte du dessein de Zeus : soulager la Terre surpeuplée en poussant à des guerres terriblement destructrices. La fameuse Guerre est déclenchée par Éris, la Querelle, qui pousse trois grandes déesses, Héra la Souveraine, Athéna la Guerrière pensive, et la belle et sensuelle Aphrodite, à se jalouser. Le Jugement de Pâris conduit à l'enlèvement d'Hélène (qui est une cousine de Pénélope), aux catastrophes qui en découlent.

À tous ces épouvantables malheurs succèdent les Retours tragiques des héros survivants vers leur terre natale. Une fois rentrés chez eux, c'est souvent pire encore. C'est le cas pour Agamemnon, assassiné par son épouse Clytemnestre (autre cousine de Pénélope !) et son amant Égisthe, et qui sera vengé par ses enfants, Oreste et Électre, meurtriers de leur propre mère.

Mais le Retour le plus fameux est celui d'Ulysse, absent depuis vingt ans, qu'on peut raisonnablement considérer comme mort...

Le domaine d'Ulysse est dans la Grèce héroïque un royaume marginal, secondaire, un anti-royaume, composé de quelques îles, dont Ithaque est la capitale politique, mais une terre dépourvue de richesses, où les vaches ont du mal à se nourrir, où ne prospèrent que les moutons et les chèvres.

Régence et crise de souveraineté

Ce royaume marginal et secondaire est en pleine crise de souveraineté, comme les royaumes de notre histoire européenne dans les périodes de régence. Ces crises socio-politiques sont représentées selon un schéma historique dont les histoires d'Agamemnon-Clytemnestre et d'Ulysse et de Pénélope pourraient être, sinon les modèles, du moins les formes mythiques les plus anciennes. À chaque régence d'une femme, on retrouve des accusations d'adultère, les complots des Grands, les menaces sur le roi enfant etc. Les versions « calomnieuses » du mythe de Pénélope répondent bien à cette question : que devient la souveraineté (incarnée par la Reine) quand son possesseur légitime est empêché ou absent ?

Un conte

La situation de Pénélope répond d'autre part à la structure d'un type de conte bien connu (ATU 974) : le héros jeune marié doit partir au loin (pour une guerre, à la suite d'un enlèvement...) ; il revient longtemps après dans son pays et retrouve son épouse courtisée ; le héros arrive chez lui déguisé, à temps pour empêcher le remariage ; il est reconnu et se débarrasse de son ou de ses rivaux. La femme peut être, selon le conte, déloyale ou loyale, et la conclusion peut varier (fuite, punition etc.). Parfois le rival peut s'excuser à temps... Une ballade grecque « moderne » raconte le retour d'un mari longtemps disparu ; quand il revient, il se fait passer pour un ami du disparu et « tente » sa femme qui garde toujours les yeux baissés ; elle est très hospitalière mais refuse de lui donner un baiser même en mémoire du mari. Alors, rassuré, il se révèle.

L'« autre » Pénélope

On a prêté à Pénélope toutes sortes d'aventures à l'opposé de cette réputation sans tache.

Les uns prétendent qu'elle s'était laissé séduire par Antinoos, le plus brillant des Prétendants, et qu'à son retour Ulysse la renvoya chez son père, Icarios. Une légende des gens de Mantinée, en Arcadie, voulait qu'Ulysse l'ait chassée, qu'elle se soit réfugiée chez eux pour y mourir. D'autres racontent qu'Ulysse l'a tuée parce qu'elle l'avait trompé avec un autre Prétendant, Amphinomos.

Hérodote (II, 145) connaît une version qui pourrait remonter à une tradition authentique et ancienne : en Arcadie elle se serait unie à Hermès et serait la mère du dieu Pan... Certains vont plus loin, jusqu'à un jeu de mots trop facile : Pénélope aurait couché avec *tous* (*pantes*) les Prétendants, et de ces unions serait né le dieu *Pan*.

Un personnage mythique

La situation de Pénélope ne pose pas un problème psychologique : le personnage est fictionnel et mythique, l'*Odyssée* une épopée d'abord orale qui s'inscrit dans une tradition épique, où les aèdes rivalisent en brochant sur un thème et ses différentes variantes virtuelles. Le personnage a aussi un rôle narratif : son attitude complexe va permettre à l'aède de « tisser une toile » intéressante, et peut-être de renouveler à sa façon le personnage de la tradition.

La situation à Ithaque

Ulysse est parti, contre son gré, se battre à Troie. Il a disparu ensuite au cours du *nostos*. Cela fait en tout 20 ans qu'il a quitté son royaume ; il est retenu, comme étouffé par *Calypsô*, « celle qui cache ». On le croit mort. Le père du roi, Laërte, s'est retiré, dans une ferme isolée ; il ne s'occupe plus du tout des affaires d'Ithaque. Son épouse, *Anticlée* (qui s'appelle curieusement « Anti-gloire »), est morte de chagrin.

Cette retraite de Laërte est une donnée assez énigmatique, car le vieillard garde une certaine légitimité lointaine et farouche, évoquée par le linceul tissé par Pénélope.

Télémaque, le fils d'Ulysse, a au moins vingt ans. Normalement il devrait hériter du pouvoir, mais il lui faudra l'appui des dieux. Les Prétendants menacent de l'assassiner (IV 660-671 ; cf. XVI, 321-408 ; XX, 240-247).

En l'absence de roi légitime, les prétendants au trône le sont aussi à la couche de la Reine. Ce sont cent-huit jeunes aristocrates (XVI, 246-252) des grandes familles d'Ithaque et des îles du royaume. Cette troupe s'invite abusivement dans le palais ; normalement, c'est le père de la fille à marier qui invite, et

les prétendants qui apportent victuailles et cadeaux. Mais à Ithaque, pas de père ni de frère de la mariée. On veut à la fois la femme et la royauté, le *geras* royal, mais aussi profiter de la situation pour baffrer au frais de la maison d'Ulysse en économisant ses propres biens (XVII, 532-533) et coucher avec les servantes.

Pénélope, héroïne de l'Odyssee

Quelle est la place de Pénélope par rapport aux personnages de la légende troyenne ? Ses cousines sont de grandes reines, mais ce sont des anti-Pénélope :

- Hélène, qui a abandonné son mari, son foyer, son enfant, son pays, avant d'y revenir comme reine auprès de Ménélas ; elle reçoit Télémaque et distribue au repas une drogue pour calmer les angoisses.
- Clytemnestre, séduite par Égisthe, a assassiné son mari de façon ignoble. Agamemnon avertit Ulysse de se méfier de Pénélope, qui après tout est une femme comme elles.

Quel est son rapport avec son père Icaros ? En fait, elle a jadis refusé les propositions d'Icaros de rester dans son royaume avec Ulysse. Le père est loin.

Sa sœur Iphthimè est également éloignée ; elle réside à Phères en Thessalie. Athéna prend sa forme pour apparaître en rêve à Pénélope (IV, 795-811).

Selon Athéna, son père et ses frères la poussent à épouser un des Prétendants, Eurymaque (XV, 16-29) : mais c'est la déesse Athéna qui dit cela à Télémaque ; c'est un mensonge de la déesse rusée pour motiver le garçon.

Son beau-père Laërte vit bien à Ithaque. Pénélope tisse le linceul du vieillard par devoir envers son mari et respect de sa famille, mais c'est surtout une ruse pour retarder le remariage.

Pour son fils, elle se comporte en mère protectrice, anxieuse (IV 817-819). Mais Télémaque est un fils impatient qui s'entend mal avec sa mère, qu'il rudoie et renvoie à sa quenouille. Les attermoiements de Pénélope contribuent à le ruiner. À la fin de l'*Odyssee*, il ne comprend pas son « entêtement » à ne pas reconnaître Ulysse (XXIII 103).

Un personnage ambigu

Pénélope est-elle une femme victime, passive ? C'est un cliché longtemps dominant. Il est vrai qu'elle passe son temps à pleurer ; mais dans l'épopée ceci n'est pas une faiblesse critiquable. Les héros achéens, comme ceux des Chansons de Geste, pleurent volontiers. En écoutant l'aède Démodokos, Ulysse pleure lui aussi (VIII, 521-531). En fait Pénélope est bien la « meilleure des Achéennes » (expression de Dingremont reprenant le titre de G. Nagy qui désigne Achille). Elle représente la Souveraineté légitime.

Son nom est *Pênelopeia* mais elle s'appelait d'abord *Arneia* « Agnelle », avant une épreuve : jetée à l'eau, elle a été sauvée par des oiseaux *pênelopes*.

Ces oiseaux posent un problème. L'hypothèse de Françoise Bader résout peut-être le mystère : *pénélops* serait un arrangement poétique de *khênalôpex* « oie-renarde ». Qu'est-ce à dire ? Il s'agirait du tadorne *ferruginea*, qui a la couleur rousse du renard ; c'est un canard qui a l'allure d'une oie ; le tadorne vit dans des terriers de renard ou de lapin dans les dunes – on l'appelle familièrement le canard-lapin.

Ce nom *khênalôpex* a l'avantage de convenir parfaitement à l'héroïne, à la fois maîtresse de maison (oie) et rusée (renard). Le thème des oies évoque un symbole de fidélité et de vigilance.

« L'oie est un oiseau pudique et vigilant » selon Aristote, *Histoire des Animaux*, 1, 488b.

Les oies sont associées à Héra « aux bras blancs », chez les Romains à Junon dont elles protègent le temple des Gaulois (c'est l'épisode des oies du Capitole) : elles sont plus attentives que les chiens.

Les oies domestiques apparaissent plusieurs fois dans *l'Odyssée*, mais, par un jeu d'inversion assez subtil, elles peuvent symboliser aussi les Prétendants : au moment où, à Sparte, Télémaque quitte Ménélas et Hélène, se produit un signe : un aigle qui vole vers la droite enlève une « oie blanche » (*argèn khêna*). C'est Hélène, inspirée, qui interprète ce signe (*Od.*, XV, 174-178) :

« comme cet aigle a enlevé l'oie nourrie au palais,
lui qui venait de la montagne, où il a son origine et ses petits,
ainsi Ulysse qui tant a souffert et tant erré
rentrera en sa demeure et se vengera ; peut-être est-il déjà
chez lui, préparant un malheur pour tous les Prétendants... »

D'autres oies représentent les Prétendants en XIX, à l'occasion du rêve de Pénélope : nous y reviendrons.

Pénélope et les Prétendants : promesses et coquetteries ?



J. W. Waterhouse, *Pénélope et les Prétendants*, Aberdeen Art Gallery

Dès le premier chant (248-251), Télémaque déclare :

« Tous courtisent ma mère, et ruinent ma maison...
Elle ne refuse point un mariage abhorré (*stugeron*), ni ne peut
l'accepter. Eux, ils détruisent et ils mangent
ma maison, et ils vont bientôt m'anéantir aussi. »

Le mot *stugeron* « odieux » s'applique à la mort, à la guerre dans ce qu'elle a d'horrible. La reine souhaite leur mort (IV, 680 ; XVII 495). Elle préfère mourir que d'épouser l'un d'eux (XIX, 62). Mais elle veut des cadeaux. Pénélope serait-elle une coquette ?

Il s'agit en fait, d'une stratégie fort subtile.

Au moment de lui expliquer la situation à Ithaque, au chant XIII (380-38), Athéna explique à Ulysse :

« À tous elle donne des espérances, et fait promesses à chacun
par des messages ; mais son plan est bien différent. »

Comme Ulysse est rusé, Pénélope est une femme intelligente, prudente, pleine de sagesse (en grec *periphrôn, ekhephrôn*).

Antinoos, le plus arrogant des Prétendants, avertit Télémaque (II, 115-126) :

« Mais, si elle se joue encore longtemps des fils des Achéens,
méditant dans son cœur les privilèges qu'Athênê lui donna,
la science des beaux travaux, les nobles sentiments,
et l'astuce, dont la tradition ne connaît pas d'égale
chez les Achéennes bouclées du temps jadis,
Tyrô, Alcmène, et Mycène couronnée d'or –
aucune d'elles n'était comparable à Pénélope
pour l'intelligence – alors pourtant, son esprit s'est fourvoyé,
car nous mangerons tes réserves et tes biens
tant qu'elle demeurera dans l'esprit que les dieux
dans sa poitrine ont placé ; elle en retire

grande gloire, mais toi, tu y perdras beaucoup. »

Pénélope et le tissage

Le mot *pênê* « fils enroulés de la trame » résume le travail traditionnel de la femme. Circé la sorcière tisse dans son manoir. Calypsô, la nymphe charmante à l'amour possessif et revendicatif, tisse dans son antre magnifique et mortifère. Les nymphes d'Ithaque tissent dans leur grotte d'Ithaque. Télémaque, essayant de devenir grand, renvoie sa mère Pénélope à son tissage (I, 356-359) :

« Allons ! Rentre chez toi, et reprends tes travaux,
la quenouille et la toile, et dis à tes servantes
de se mettre à l'ouvrage ; parler sera l'affaire des hommes,
– de tous, et surtout de moi, qui suis maître en ma maison. »

Mais le tissage est aussi, et peut-être surtout, une métaphore profondément polysémique : c'est la figure du mensonge, de la *mêtis* : on « tisse » des mensonges : « je tisse des ruses » (XIX, 137). C'est aussi la métaphore de la création poétique, qui a quelque chose à voir avec le mensonge, mais aussi avec le travail d'associations, d'ajustage, d'adaptations, de structuration que représente le tissage.



Pinturicchio, Le retour d'Ulysse. National Gallery, Londres

Le linceul trompeur

L'histoire du linceul de Laërte est racontée trois fois (aux chants II, XIX et XXIV), à chaque fois de façon différente selon le point de vue du narrateur.

Au chant II, 93-109, Antinoos raconte la fameuse ruse avec une certaine amertume :

« La dernière ruse qu'elle a manigancée ?

Dans son appartement elle dresse un grand métier
pour y tisser un voile ample et léger ; elle nous disait :

« Jeunes gens, mes prétendants, puisqu'est mort le divin Ulysse,
malgré votre hâte de m'épouser, attendez que j'ai achevé
ce drap, pour que les fils ne s'en perdent au vent :

le linceul du héros Laërte, pour qu'à l'heure
où le saisira le noir destin de la mort douloureuse,
nulle parmi les Achéennes ne me blâme

s'il gisait sans linceul, après avoir acquis tant de biens. »

Un tel discours a convaincu notre noble cœur.

Lors, la journée, elle tissait bien son grand drap,

Mais chaque nuit, elle le défaisait, à la lueur des lampes.

Ainsi, trois ans durant, les Achéens la crurent et se laissèrent tromper.

Mais quand vint la quatrième année, au retour du printemps,

une des femmes, qui était au courant, l'a dénoncée,

et nous l'avons surprise à défaire le drap précieux.

Cette fois, elle a bien été obligée de le terminer. »

En réalité, chez Pénélope, la toile immense qu'elle tisse et détisse est bien la métaphore de son esprit rusé, de sa *mêtis* ; du point de vue narratif, c'est un prétexte pour retarder le mariage, en faisant semblant de régler ses rapports avec la famille d'Ulysse.

Grâce à cette ruse, Pénélope s'assure la maîtrise du temps : elle a bloqué le temps sur l'île en attendant et préparant le Retour d'Ulysse.

Mais le filage-tissage est aussi une figure de la destinée humaine. La destinée du héros, Ulysse, est d'ailleurs elle aussi un *nostos*, fait d'allers et retours : il approche d'Ithaque, il est renvoyé au loin etc.

Pénélope tisse un linceul pour Laërte, mais il préfigure le linceul des Prétendants, dont il prépare la mort. Quand elle le finit, la mort est déjà sur eux sans qu'ils s'en doutent.

Mariage et remariage

Deux légendes différentes, que l'*Odyssee* ne cite pas, racontent le mariage d'Ulysse et de Pénélope.

- a) Il l'avait épousée à l'occasion des noces de sa cousine Hélène, en échange d'un précieux conseil qu'il donnait à Tyndare, le frère d'Icaros, père de Pénélope.
- b) Selon une autre tradition, il avait vaincu les autres prétendants de Pénélope dans un concours de course à pied.

Icaros avait demandé avec insistance à Ulysse de s'installer avec sa fille chez lui, à Amyclées près de Sparte ; Ulysse avait refusé. Le père avait même suivi le char des deux époux ; mais Pénélope, sommée par Ulysse de choisir, s'était contentée de se couvrir le visage de son voile. Icaros, en souvenir de cette noble réponse, éleva un autel à la *Pudeur*, au bord de la route. C'est le thème de la pudeur, mais aussi le souvenir d'une conception du mariage laissé au choix de l'épousée.

Le concours de l'arc

Ulysse déguisé en mendiant s'introduit dans le palais. Pénélope ne le reconnaît pas. Mais c'est elle qui propose le concours de l'arc pour décider du mariage.

Un (re)mariage par concours reposait

- sur une course à pied comme pour le deuxième mariage des Danaïdes ou pour le premier de Pénélope selon certaines traditions gagné par Ulysse.
- sur le tir à l'arc, comme dans l'Inde ancienne. Le personnage de Pénélope correspond à celui de Draupadi dans le *Mahābhārata*. Ce parallèle, étudié déjà par G. Germain, a été approfondi depuis, en particulier par Nick Allen et par moi-même.

Ulysse est un grand archer et dans l'*Odyssee* le concours du mariage est faussé à l'avance : c'est l'arc d'Ulysse, et lui seul peut tendre (à la rigueur Télémaque pourrait y arriver), et le concours va se transformer en massacre : en fait, ce concours se transforme en embuscade – une forme de combat nocturne et rusé, où Ulysse fait merveille.

Pénélope comme *numphè* « nouvelle mariée » (!) signifie en réalité l'élimination d'une génération de jeunes nobles, et la fin d'une époque, selon le dessein de Zeus.

Le rêve des oies

Au chant XIX, 535 sq., Pénélope parle au mendiant, c'est-à-dire à Ulysse déguisé :

« Mais écoute donc ce rêve, et explique-le-moi.
Dans ma cour vingt oies sortent de l'eau
et se nourrissent de grains ; je me plais à les regarder.
Descend de la montagne un grand aigle au bec courbe
qui à toutes brise le cou et les tue. Elles gisent dans le palais
et lui s'envole vers la lumière de l'éther.
Et moi dans mon rêve je pleure, je crie ;
les Achéennes aux belles chevelures s'assemblent autour de moi,
et je me lamente, parce que l'aigle a tué mes oies !
Mais voilà qu'il revient se poser à la pointe du toit ;
d'une voix humaine il m'adresse des paroles apaisantes :
'Courage, fille du très illustre Icarios !
Ce n'est point songe, mais vision véridique et qui s'accomplira.

Les oies sont prétendants, et moi fus jusqu'ici
un aigle ; mais maintenant me revoilà ton époux
et donnerai à tous les prétendants une mort atroce !'
(...)
'Dame, le songe ne peut se comprendre
d'autre manière : Ulysse en personne t'a expliqué comment il se réalisera.
Pour les prétendants la fin s'annonce clairement
pour tous ! Pas un n'échappera aux démons de la Mort !' »

Un lit-olivier : la dernière ruse de Pénélope

Télémaque, le chien, Euryclée, le porcher et le bouvier, tout le monde a admis que le mendiant était Ulysse, sauf Pénélope ! Il s'agit en réalité d'un concours de ruses pour tester le conjoint.

Pénélope se méfie-t-elle encore de ce mendiant qui pourrait être un traître ? Elle ordonne à sa servante de déplacer le lit pour l'y coucher. Ulysse proteste à hauts cris :

« Dame, les mots que tu as dits me font mal.
Qui a déplacé mon lit ? Ce serait un acte difficile
même à quelqu'un de très habile, à moins qu'un dieu venu en personne
ait décidé de le changer de place sans effort.
Aucun mortel vivant, même dans la force de la jeunesse,
ne le bougerait facilement, parce qu'il se trouve un grand signe secret
en ce lit de bel ouvrage. C'est moi qui l'ai construit, et personne d'autre.
Dans notre domaine poussait un plant d'olivier aux feuilles subtiles,

vigoureux, florissant ; son tronc semblait une colonne.

Et moi, autour de lui j'ai construit la chambre, jusqu'à la finir
par un mur de pierres bien ajustées ; je l'ai couverte d'un bon toit
et j'y ai installé une porte solide, au bois bien ajusté.

Alors j'ai coupé la frondaison de l'olivier aux fines feuilles.

J'ai dégrossi la souche depuis les racines, je l'ai polie avec la lame de bronze
avec soin, avec art, je l'ai mise droite au fil à plomb,
j'en ai fait un pied de lit, et j'ai tout percé à la tarière.

À partir de cette souche j'ai fabriqué le lit, pour le terminer
par les décorations d'or, d'argent et d'ivoire.

J'ai tendu par-dessus les courroies de cuir, teintes d'une pourpre lumineuse.

Voilà le signe que je te révèle, Dame. J'ignore
si mon lit est toujours à sa place, ou si quelque homme
l'a déplacé après avoir coupé la souche de l'olivier. »

XXIII 183- 204

Dans la réalité comme dans les mondes mythiques et religieux de la Grèce l'olivier est un élément fondamental de l'agriculture et de la culture (avec le blé et la vigne). Dans *l'Odyssée*, tout au long des aventures d'Ulysse, l'olivier se retrouve. Or le lit du couple royal a été fabriqué par Ulysse – un excellent bricoleur ! Le lit conjugal est donc par principe inamovible. Fabriqué à partir de la souche d'un olivier, il est planté pour toujours dans le sol de la terre-patrie, au centre du palais : il symbolise la permanence du lien conjugal et de la souveraineté sur la terre d'Ithaque, les deux étant secrètement attachés l'un à l'autre.

La gloire (le kléos) de Pénélope

Le mendiant-Ulysse déclare à la reine (sa femme) qu'elle est une Régente parfaite :

« Dame, pas un mortel sur l'immensité de la terre
ne saurait te blâmer ; ta gloire (*kléos*) atteint le vaste ciel,
comme celle d'un roi sans reproches, qui, honoré par les dieux,
règne sur des humains nombreux et puissants
et tient bien haut les œuvres de justice ; la Terre noire porte
le blé et l'orge, les arbres se chargent de fruits,
les troupeaux se multiplient, la mer fournit abondance de poisson,
grâce à son bon gouvernement, et le peuple sous son règne prospère. »

Au chant XXIV – le dernier chant de l'*Odyssee*, souvent suspecté d'être un ajout tardif et inauthentique
– Amphinédon raconte la ruse du métier à tisser et en lie la fin à l'arrivée d'Ulysse :

« Alors elle montra le linceul, après avoir fini le tissage
et le lavage de la grande toile, semblable au soleil et à la lune...
Voilà que, de quelque part une divinité de malheur amena Ulysse
aux confins du pays, chez le porcher...»

XXIV, 147-150

Mais c'est Agamemnon qui tire la conclusion : on passe de l'*Odyssee* à la *Pénélope* !

« Bienheureux fils de Laërte, Ulysse riche de ruses,
c'est vrai ! tu possèdes une épouse de grande valeur !
Quel caractère honnête, celui de l'irréprochable Pénélope,
la fille d'Icarios, qui jamais n'a oublié Ulysse,
son légitime époux ! Ainsi ne périra jamais la gloire
de sa vertu ; et les Immortels, en l'honneur de la très sage Pénélope,
composeront un chant qui charmera les humains sur la terre ! »

XXIV 192-198

Tout se passe comme si l'aède tenait à souligner son habileté à « négocier » une fin toute en finesse pour les retrouvailles des époux : Pénélope n'est pas seulement une femme qui pleure tout le temps ; c'est une anti-Clytemnestre qui partage avec Ulysse les qualités de ruses et d'endurance, au point de les tester jusqu'au bout ! Mais l'*homophrosunè* – l'entente profonde par la compréhension réciproque – est la condition du bonheur conjugal, qui se maintient par la mémoire, condition de la fidélité et source de la poésie.

Claudio Monteverdi (1567-1643)

Il ritorno d'Ulisse in patria



Bernardo Strozzi, *Portrait de Claudio Monteverdi*, 1640

1607 : *l'Orfeo, favola in musica*, est la fable de la fidélité ; 1608 : *l'Arianna*, la fable de l'infidélité et de l'abandon. 1640 : 33 ans après *l'Orfeo*, *Le Retour d'Ulysse* est une nouvelle fable de la fidélité. Mais là où *l'Orfeo* était une sorte de pastorale mythologico-cosmique, Ulysse descend du ciel des demi-dieux et des constellations pour atterrir sur la terre, la plus terre-à-terre, « où se côtoient, s'allient, se percutent, ricochent, s'affrontent le pathétique, le tragique, le grotesque, le sentimental, le dérisoire ; "le grand théâtre du monde", comme disait Calderón, où tout est possible et où rien n'est sûr. »¹

Ulysse s'éveillant, échoué sur la grève, peut bien se demander si "la vie est un songe" – toujours le génial Calderón -, lui pour qui le vaste monde n'est jamais assez démesuré ni la mer - toujours pareille et jamais la même -, assez mouvante. Restée à Ithaque, Pénélope en semble l'antithèse. Confinée dans son palais, et même dans son gynécée, pour elle seule le destin ne varie pas et « *l'inconstance qui entraîne tous les destins humains* »² - c'est elle qui le dit ! – est pour l'esseulée au point mort.

Au seuil des trois conférences consacrées au personnage que Pierre Sauzeau et mes amis Héléne Moreau et Didier Pralon vont lui consacrer, en dévoilant bien des aspects du mythe qui vont certainement fissurer un peu la statue que la tradition a figée, coups de canif qui risquent de la rapprocher d'Ulysse, je voulais commencer par la Pénélope sublime, tragique et monolithique, telle que Monteverdi la présente dans la première scène du premier acte de son *dramma in musica*.

À l'héroïne est confiée le soin de résumer l'histoire en un somptueux récitatif qui nous fait vivre le drame comme Pénélope elle-même. Récitatif varié au gré des *affetti* et qui se condense par trois fois dans le cri pathétique : « *Torna, deh torna, Ulisse !* » (« Reviens, Ulysse, reviens ! »). Splendeur du *recitar cantando*, cette déclamation chantée proche du texte et de ses rythmes, en principe, sans barre de mesure, c'est-à-dire vraiment collée aux mots derrière lesquels la musique est tapie. Il faut écouter *recitar cantando* dans la *Lettera amorosa* (1619) ou le *Lamento d'Arianna* (1608). C'est pour la *Lettera amorosa* que nous avons cette indication du compositeur : « *In stile rappresentativo e si canta senza battuta, seguendo la declamazione* » (« Dans le style représentatif, se chante sans barre de mesure, en suivant la déclamation. »).

[Penelope - "Di miser regina..." - I Gemelli - 2020](#)

¹ Philippe BEAUSSANT, *Monteverdi*, Fayard/Mirare, 2003, p. 99.

² Giacomo BADAORO, *Le Retour d'Ulysse dans sa patrie*, Acte 1, scène 1, L'avant-Scène Opéra, 1994, p. 21.

Il ne faut pas confondre ce que vous venez d'entendre, ce type de déclamation chantée, avec le récitatif qui a pour but de faire avancer l'action, avec un souci musical réduit au minimum, quelques notes très proches les unes des autres accompagnées d'accords. Dans l'histoire de l'opéra, le *recitar cantando* s'est effacé devant le récitatif. Néanmoins, dès qu'un compositeur s'incline devant un texte poétique, qu'il cherche à s'en rapprocher autant que possible par sa musique, dédaignant les effets mélodiques flattant les voix au profit de l'exactitude des sentiments, alors il en revient au *recitar cantando*. C'est ce qu'on entend dans le *Boris Godounov* de Moussorgski ou le *Pelléas et Mélisande* de Debussy.

Le *stile rappresentativo* est cette musique qui tend à la représentation de l'âme humaine, ses passions et ses émotions (*affetti*), par le chant comme par la musique instrumentale. Le *Combattimento di Tancredi e di Clorinda*, de Monteverdi encore, en est considéré comme le manifeste. Celui qui donne tout, tout de suite. Dans une perfection, une sorte de pureté qui constituent à elles seules un âge d'or. « Parler, bien dire, ici sont musique déjà ; le geste ne dure ni plus ni moins que ce que durent le son produit, l'inflexion, l'expression, dans une vérité de concordance toute cinématographique. La réciproque va de soi. Jamais Monteverdi avec son don mélodique, ce serait pourtant facile [...] ne permet que la musique stoppe l'action, pour laisser place au chant.³ »

Pour dire en quoi le *stile rappresentativo* atteint d'emblée chez Monteverdi à une perfection pratiquement inégalée, il faut reprendre les mots d'André Tubeuf : « Le choc premier dans sa vie, ce qui l'a fait naître à l'art, c'est cette façon qu'a la voix humaine en chantant **d'épouser à la fois le mot et les sens.**⁴ »

Olivier Braux



Deepa Johnny, Pénélope au Festival d'Aix 2024

³ André TUBEUF, *Dictionnaire amoureux de la musique*, Plon, 2012, p. 388-389.

⁴ Op. cit., p. 390.

Ô Misère des reines !

Didier Pralon est depuis longtemps un membre très actif de nos travaux sur les Mythes grecs, amoureux d'autre part depuis plus longtemps encore de la reine Pénélope, il ne saurait s'en cacher. C'est dire qu'il a joué dans notre réflexion sur le mythe et dans nos travaux un rôle moteur, d'abord en leur donnant un titre, « Pénélope aux mille trames », la présentant comme symétrique de son héros de mari, « Ulysse aux mille tours » ; un titre qui s'est avéré décisif pour l'orientation et l'interprétation du personnage, ensuite en nous la montrant à l'œuvre, feignant longtemps d'ignorer l'identité Ulysse le héros, mendiant pour les autres, mais qu'elle aurait reconnu dès le chant XXI, laissant ainsi à son tour dans l'attente et dans l'incertitude celui qui l'a tant fait attendre. Cette nouvelle stature du personnage, cette feinte, avec le brin d'humour que comporte ce jeu marivaudien, Didier nous les a fait découvrir avec une magistrale subtilité. Cette idée d'une Pénélope passée maîtresse autant qu'Ulysse dans le domaine de la ruse a trouvé plus d'un écho dans nos travaux.

C'est pourquoi nous avons demandé à Didier l'autorisation de publier des extraits d'un de ses articles : *Épouser la reine*, largement complémentaire de cette première représentation de Pénélope, puisqu'à travers des exemples historiques et mythiques fameux, il met en évidence une toute autre image de cette femme, au mari démissionnaire, au fils absent ou condescendant, femme privée de tout droit à garder ou à transmettre par un éventuel remariage le pouvoir de régner sur Ithaque.

Contraste saisissant, ici puissamment argumenté et que vous nous laissons le plaisir de découvrir à travers ces extraits. Nous remercions vivement Didier, ainsi que Georges Ravis-Giordani, maître d'œuvre de *Femmes et Patrimoine*, brillant numéro d'une revue éditée par la CNRS, à laquelle leur amitié nous donne la chance d'accéder.

HM, OB



Antoine Bourdelle, *Grande Pénélope*, 1905

Épouser la reine

Ces quelques pages sont extraites d'un article de DIDIER PRALON, in « Femmes et patrimoine dans les sociétés rurales de l'Europe Méditerranéenne » (p. 240 à 247)

Sous la direction de Georges Ravis-Giordani, éditions du CNRS, Marseille, 1987

L'attrait de Pénélope

Si avoir été la femme d'Ulysse donnait à Pénélope – quasi magiquement dans le lit dont nul ne nie qu'il a été rituellement enraciné dans le sol du palais (cf. XXXIII 183-204) – le pouvoir de transmettre la royauté d'Ulysse à son nouvel époux plutôt qu'à Télémaque, leur fils à tous deux, Homère le cacherait bien (2) ! En son propre nom, au fil du récit où pourtant il pourrait expliciter les motifs secrets, les enjeux, les arrière-pensées, il n'allègue, pour expliquer l'empressement des prétendants que le désir sexuel : "Les prétendants ensemble firent tumulte dans les grandes salles ombreuses ; tous faisaient vœu de s'étendre au lit près d'elle" (I 365-366). Pénélope vient pourtant de quitter la salle des festins, rabrouée par son fils parce qu'elle voulait interrompre le chant de l'aède, tant elle avait peine à entendre raconter le retour des Achéens. Le chagrin, la soumission au fils de la maison, pour jeune qu'il soit, peuvent séduire, au point d'exciter le désir. Ils ne qualifient pas la majesté d'une souveraine, détentrice d'un pouvoir royal. Les prétendants sont pourtant tellement transportés qu'ils expriment leur désir, pour cru qu'il soit, sous la forme d'une prière incantatoire. Plus solennel et mieux justifié, le même désir marque l'apparition de Pénélope embellie par Athéna : c'est aussi la première fois qu'Ulysse encore dissimulé revoit sa femme (XVIII 212-214). Eurymaque, le plus violent des jeunes princes attroupés au banquet la complimente : "Fille d'Icare, sagace Pénélope, si tous les Achéens, dans Argos

d'Iasos, te voyaient, beaucoup plus de prétendants dans vos demeures, dès l'aube, festoieraient, car tu surpasses les femmes par l'aspect, la taille et, au-dedans, les pensées pondérées (XVIII 244-249)". L'hyperbole dit les deux qualités conjointes par lesquelles Pénélope se signale : la beauté majestueuse et le discernement, ce dont, dans les mêmes termes exactement, Alcinoos complimente Ulysse (XI 337). Télémaque aussi vante le charme sans pareil de sa mère (XIX 101-109), non sans sarcasme ironique puisqu'Ulysse et lui-même sont alors prêts au carnage. Une femme noble et belle est chose rare et précieuse, qu'il faut conquérir.

Ménélas, dans Sparte, soupçonne les arrière-pensées et l'ambiguïté de la situation : "Hélas ! Oui ! Dans le lit d'un homme aux pensées fortes, ils ont voulu se coucher, quand ils n'en avaient pas la force (IV 333-334)". Suit une comparaison – surprenante – des prétendants avec les petits qu'une biche couche dans la tanière d'un lion ! Mot pour mot, à son retour, Télémaque rapporte à Pénélope l'exclamation de Ménélas (XVII 124-125). D'une telle formule on a pu induire que les prétendants cherchent à obtenir par le mariage avec Pénélope de succéder à Ulysse. J.P. Vernant précise : "Prendre, au coeur de sa maison, dans son lit, en s'unissant à son épouse, la place du roi, c'est acquérir les titres pour régner à sa suite sur la terre que la femme, d'une certaine façon, symbolise" ("Le Mariage", *Mythe et société*, 1974, p. 77). Ménélas cependant ne réproouve pas tant les visées des prétendants sur les biens d'Ulysse que leur comportement sexuel : ils osent enlever à l'absent sa femme (comme le fait Pâris d'Hélène ; car les deux épopées homériques ont pour prétexte l'usurpation ignominieuse d'une femme, par transgression de l'hospitalité). Quiconque ose un tel outrage se fait ennemi ! Les prétendants ont, de plus, l'audace (que n'a pas Pâris, en cela moins vil) de porter leurs coups dans l'antre même du fauve, qu'ils veulent, en son absence, supplanter ou éliminer définitivement, non pas suppléer. Supposer que la royauté en Ithaque se transmette par succession ou par usurpation d'un individu à l'autre, c'est risquer de commettre un anachronisme, d'appliquer à la société homérique un modèle hétérogène, oriental, médiéval ou moderne : Eurymaque n'est pas Hugues Capet, ni même Jean sans Terre ! A la mort d'un roi, s'ouvre entre les nobles une lutte pour le trône (cf. M.I. Finley, *Le Monde d'Ulysse*, 1978², p. 102).

Les bonnes et les mauvaises manières

L'ambiguïté du désir, à la fois attirance légitime et présomption répréhensible, caractérise tous les gestes des prétendants : il s'attroupe en foule dans la maison du héros absent ; ils ne songent qu'à festoyer en puisant dans ses réserves ; ils rêvent de détruire son domaine et les siens. Télémaque le sait et l'explique à Mentès-Athéna : "Tous ceux qui dominent les îles, les nobles de Doulichios, de Samé, de Zacynthe la boisée, ceux qui règnent dans Ithaque la rocheuse, tous courtisent ma mère et épuisent la maison. Elle, ni ne refuse le mariage odieux ni ne peut mettre fin à cela ; et eux, ils détruisent et mangent ma maison ; bientôt ils me dépèceront moi aussi" (I 245-251). D'autres textes répètent et modulent ce thème. Ils n'en changent pas le fond (XVI 122-128 ; I 159-160 ; II 48-79 ; IV 318-321 ; 681-695 ; XIX 130-161).

Les prétendants se répartissent en deux groupes : les princes des îles voisines sont proprement des rois (3) ; car ils s'imposent par leur force (*epikrateousi*), comme l'explique M.I. Finley (*Le Monde d'Ulysse*, 1978²,

p. 101) : "le pouvoir du roi (contrairement à celui du maître de maison) apparaît comme fondé sur la force". En effet, le roi ne se maintient au premier rang parmi ses pairs que par la force physique ou le prestige personnel. Laërte a cédé la place à Ulysse quand il ne s'est plus senti assez fort. Les nobles d'Ithaque règnent eux-mêmes (*koiraneousi*), chacun dans son propre domaine. Pénélope vit un dilemme : qu'elle ne refuse pas le mariage, pour odieux qu'il soit à elle-même, aux siens, aux auditeurs, cela signifie qu'elle ne veut pas, ou ne peut pas, entrer pour toujours dans la vieillesse stérile. Elle ne peut mettre un terme à son attente, parce qu'il lui faudrait ou prendre époux ou qu'Ulysse revienne. S'il lui revient de ne pas vouloir se compter parmi les vieilles, il ne dépend pas d'elle qu'elle retrouve un époux. Il ne lui reste qu'à tergiverser. Cette attitude équivoque, a, dès l'Antiquité, sans avantage pour l'interprétation du texte d'Homère, jeté le doute sur l'honnêteté et la fidélité de Pénélope (cf. en dernier lieu, M.M. Mactoux *Pénélope*, Paris 1975). Le linceul qu'elle tisse – et défait – ne représente pas seulement l'ultime hommage dû aux parents de l'époux disparu, avant qu'elle ne s'en aille chez d'autres ; il symbolise aussi l'immobilité funèbre du temps, réduit à l'alternance morne de jours et de nuits identiques (II 89-110 ; XIX 136-161 ; XXIV 120-146). S'il n'est pas, en soi, indigne que de jeunes prétendants s'attardent, festoient et rivalisent dans la demeure où habite la femme qu'ils courtisent, ils ne doivent le faire qu'à l'invitation du maître de maison (Hérodote, *Histoires* VI 126-131, raconté que Clithène, tyran de Sicyone, a retenu chez lui pendant toute une année les prétendants de sa fille Agaristé, pour les régaler et les faire concourir, voulant choisir le meilleur (cf. L. Gernet "Mariages de Tyrans", *Hommage à L. Febyre*, Paris 1954 = *Anthropologie de la Grèce antique*, Paris 1968, p. 344-359).

Ils devraient pour le moins se garder de "manger" – au propre comme au figuré – le bien de la maison où ils viennent prendre femme. C'est qu'ils vivent aussi dans l'équivoque : parmi toutes les formes coexistantes du mariage (G. Dumézil, *Mariages indo-européens*, Paris, 1979, p. 17-118 en répertorie et classe huit, d'après les lois de Manou), ils ne choisissent pas ; ils se comportent comme des ravisseurs de femmes, de surcroît chez un allié, alors qu'ils devraient plutôt chercher un accord sinon avec Laërte ou Télémaque, du moins avec le père et les frères de Pénélope. Ainsi le conseil de Mentès-Athéna à Télémaque : "Demain matin, convoque en assemblée les héros achéens. Signifie à tous ta parole, et que les dieux en soient témoins. Commande aux prétendants de se disperser chez eux ; et ta mère, si son cœur l'excite à se marier, qu'elle aille dans la grande salle de son père si puissant. On y arrangera le mariage ; on y disposera les présents de noces, en masse, tout ce dont il convient qu'on s'accompagne pour sa fille" (I 272-278) (4).

Plus tard, Télémaque résume ses malheurs devant l'assemblée qu'il a convoquée et dit explicitement que les prétendants préfèrent piller son bien plutôt que d'aller faire leur cour chez Icaros (II 40-79). Au nom des prétendants pourtant, Antinoos (II 113-114), puis Eurymaque (II 194-200) lui conseillent de renvoyer Pénélope, laquelle rappelle elle-même qu'Ulysse lui a conseillé, s'il ne revenait pas, de quitter la maison et d'épouser qui elle voudrait, après que Télémaque serait parvenu à l'âge adulte. Elle est donc assez désirable pour que les prétendants se déclarent prêts à aller la courtiser chez son père. S'ils mangent les vivres des Arcisides, c'est parce qu'ils profitent de ce que le maître est absent pour le dépouiller ; ils pourraient bien le faire sans que Pénélope leur serve de prétexte :

Achille redoute qu'après sa mort, on ait dépouillé et déshonoré son père sans défense (XI 494-503). La singularité de la situation à Ithaque tient à ce que l'on attendrait que les prétendants rivalisent de générosités au lieu de se disputer les dépouilles d'Ulysse et de Télémaque. S'ils n'apportent pas des *hedna*, ils n'en apportent pas moins des dons à la demande de Pénélope elle-même et pour la plus grande joie d'Ulysse, encore dissimulé (XVIII 244-301. W.K. Lacey "Homeri *HEDNA* and Penelope's KYRIOS", *JHS* 86, 1966, p. 55-68, distingue soigneusement les *dôra* offerts à la jeune femme des *hedna* proposés au père).

De son côté, Télémaque devenu maître de sa maison, pourrait lui aussi donner sa mère en mariage à qui lui plairait. Ainsi le conseille Mentès-Athéna : "Si tu apprends que ton père vit et revient, alors tu pourras, quoique l'on te ruine, patienter une année encore. Mais si tu apprends qu'il est mort et qu'il n'est plus, reviens alors dans ta terre patrie, amoncelle lui un tombeau et procure lui les possessions de mort, en abondance, tout ce qui convient ; et donne ta mère à un homme. Puis, lorsque tu auras achevé et accompli cela, réfléchis alors par la pensée et par le coeur à la manière dont tu tueras les prétendants, par ruse ou bien ouvertement. Il ne te faut pas mener des enfantillages, car tu n'en as plus l'âge" (I 287-292). Le fils adulte peut – et, peut-être, doit – remarier sa mère, veuve et encore nubile. Télémaque suit le conseil et dit sa décision à Eurymaque (II 220-223). S'il omet alors de mentionner le projet de vengeance, c'est que cela se médite, mais ne s'annonce pas ! Car le départ de Pénélope n'annulera pas l'affront, ni la rétorsion qu'il requiert : on ne mange pas impunément le bien d'un homme.

Encore vivant, même absent, Ulysse demeure le maître de la maison. Télémaque ne doit alors prendre aucune initiative irrémédiable. Mort, même absent, on lui doit des funérailles qui le sépareront définitivement des vivants (J. Redfield, *La Tragédie d'Hector*, Chicago 1975, traduction française, Paris 1984, p. 223-227 notamment, explique la fonction des rites funéraires, destinés à installer le mort dans la mort, à rendre les vivants endeuillés à la vie).

En accomplissant les rites funéraires, en élevant un monument, en octroyant au mort la part des biens familiaux qui lui revient (ce que signifie proprement la formule "procure lui les possessions" *kterea ktereizein*), Télémaque s'affirme le successeur, le nouveau maître de la maison. A lui, s'il le veut, de remarier sa mère, afin de pouvoir jouir tranquillement de son patrimoine, comme le lui rappelle Agélaos : "Va, assieds-toi près de ta mère, explique-lui : qu'elle épouse l'homme le meilleur et qui apportera le plus, pour que toi tu jouisses de tout ton patrimoine, tandis qu'elle s'occupera de la maison d'un autre" (XX 334-337). Si sous la formule "apportera le plus" (*pleista porêisi*) on peut deviner une allusion aussi bien aux *hedna* qu'aux *dôra*, les prétendants s'engageraient à apporter le tout chez Télémaque, lequel peut promettre en retour de donner sa mère et, avec elle, des cadeaux : "Je ne retarde pas le mariage de ma mère ; au contraire, je l'invite à épouser qui elle veut ; et je donne en plus des dons indicibles ; mais j'ai scrupule à la chasser malgré elle de la grande salle, d'une parole contraignante ; que Dieu ne fasse pas cela ! (XX 341-344). Télémaque se refuse à chasser sa mère de cette façon ignominieuse dont il reproche à Antinoos de l'inviter à chasser le mendiant Ulysse (XVII 397-399). Il laisse aussi le choix de l'époux à Pénélope. La femme peut exprimer sa préférence ; elle peut même ne pas se remarier ; peut-être ! car Télémaque se propose le premier à l'épreuve du tir à l'arc : "Hélas ! Zeus Cronion m'a privé complètement de sens. Ma mère, pourtant avisée, me dit qu'elle va en

suivre un autre, se retirer de cette demeure. Et moi, je ris ! Je me délecte, d'un cœur insensé ! Mais allez ! prétendants, puisque voici devant vous le prix de l'épreuve : une femme telle qu'il n'en est pas aujourd'hui sur la terre d'Achâle, ni dans Pylos la sainte, ni dans Argos, ni dans Mycènes, ni dans Ithaque même, ni sur le noir continent... Mais vous aussi, vous le savez ! Pourquoi me faut-il faire l'éloge de ma mère ? Allons ! Ne traînez plus en excuses, ne vous dérobez pas plus longtemps à l'arc, à ce qu'on le tende ; que nous voyons ! Mais moi aussi, je voudrais m'essayer à cet arc ; si je le tends et que mon trait traverse le fer, ma mère pourrait ne pas quitter, pour mon chagrin, ces demeures, s'en allant avec un autre, tandis que je resterais derrière, capable de remporter les belles épreuves de mon père" (XXI 102-117) (5). Télémaque ironise puisqu'il sait déjà que la mort rôde alentour.

Pénélope n'a pas à se sentir obligée par le résultat de l'épreuve : elle pourra suivre le vainqueur, ce qui implique qu'elle puisse aussi ne pas l'accepter. Elle-même le dit sous la forme d'un conditionnel de litote : "Voici venir l'aube innommable qui m'écartera de la maison d'Ulysse ; car aujourd'hui je vais proposer l'épreuve : ces haches que lui-même, dans ses grandes salles, il dressait à la suite, tels des états, douze en tout ; debout, bien loin, il envoyait une flèche à travers. Aujourd'hui, je lancerai cette épreuve aux prétendants : celui qui le plus aisément tendra l'arc dans ses paumes et dont le trait traversera les douze haches, toutes, je pourrais le suivre, quittant cette demeure conjugale, toute belle, pleine de vivres, dont je pense qu'il m'arrivera de me soutenir dans mon rêve" (XIX 571-580 ; cf. XIX 68-79). Tout d'abord Pénélope annonce qu'elle organise l'épreuve parce qu'elle se résigne à quitter la maison d'Ulysse. Mais, dans Ithaque, l'ambiguïté marque la plupart des propos, comme la plupart des scènes antérieures à la mnéstérophonie. Il faut le rappeler : tout prend une signification différente selon qu'on l'interprète au premier degré, comme séquence du récit, ou qu'on le reconsidère au prisme de la vengeance finale. Pénélope dit ce qui pourrait se faire, non pas ce qui se fera (6). Comme par un présage ironique, elle annonce la crise qui, au rebours de ce qu'elle dit, la fixera définitivement dans la maison d'Ulysse revenu. Comme par aposiopèse, la seconde proposition renferme une ellipse : condition nécessaire mais non suffisante, le succès qualifie le vainqueur pour être roi, il ne le fait pas tel. Ainsi peut-on autoriser le mendiant à entrer en lice, tout en né lui promettant que des cadeaux. Enfin, Pénélope pourra suivre le vainqueur : non pas pour le faire roi, mais parce qu'elle épouse les rois !

Le but

Jamais Homère ne dit que l'époux nouveau de Pénélope doit prendre, du fait de son mariage, la succession entière d'Ulysse. Pénélope elle-même dit qu'elle quittera la demeure des Arcisides pour suivre ailleurs son nouveau mari. Il va néanmoins de soi que l'absence prolongée d'Ulysse suscite des rivalités autour du domaine, et pour la suprématie dans Ithaque. Antinoos et Télémaque se disputent à ce sujet : "Que dans Ithaque entourée d'eau, Cronion ne te fasse pas roi, ce qui t'est pourtant un patrimoine de naissance". Télémaque, inspiré, lui répondit en face : "Antinoos ! puisqu'aussi bien tu m'envieras (7) quoi que je dise, je pourrais accepter ce pouvoir si Zeus me le donnait à remporter. Crois-tu qu'advienne là un si grand mal chez les hommes ? Car ce n'est pas du tout un mal que d'être roi. Aussitôt la maison devient riche, on est soi-même plus honoré. Mais il y a

beaucoup d'autres rois achéens dans Ithaque entourée d'eau, des jeunes et des anciens ; l'un d'eux détiendra cela, puisqu'Ulysse l'éclatant est mort ; moi, je serai le seigneur de notre maison et des serviteurs que m'a butinés Ulysse l'éclatant" (I 386-399). Télémaque distingue nettement la jouissance des biens et la royauté dans Ithaque. Il distingue même deux formes de royauté : celle de tout noble, qui fait qu'il y a beaucoup de rois dans la minuscule Ithaque et la primauté qui confère un surcroît de richesses et d'honneur. Antinoos admet que cette seconde royauté a passé de père en fils dans la famille des Arcsides, mais suppose aussi que, par la volonté de Zeus – aidée par l'action des prétendants –, elle peut revenir à d'autres. Les procédés ne sont pas explicités, comme il convient dans une invective lourde de menaces.

S'il ne saurait être un rival auprès de la reine, le fils de la maison n'en représente pas moins un adversaire ou, au moins, un empêcheur, les prétendants se proposant, indépendamment de la cour qu'ils font à Pénélope, d'accaparer le domaine des Arcsides. Au moment où Télémaque part pour Pylos, l'un des prétendants – anonyme – envisage qu'il ne revienne pas : "Qui sait s'il n'ira pas lui aussi dans son navire creux, loin des siens errer puis mourir, comme Ulysse ? Alors il nous accroîtrait plus encore notre peine, car nous aurions à partager tous ses biens et à donner ses maisons en possession à sa mère et à qui l'épouserait" (II 332-336). Pour ironiques qu'elles soient, ces paroles disent nettement que les prétendants ne peuvent s'emparer des biens d'Ulysse et se les partager – non sans difficultés prévisibles – que si le domaine tombe en déshérence par la mort de Télémaque, Laërte ne comptant implicitement plus parce qu'il s'est retiré. La veuve se voit attribuer pour elle-même, mais aussi pour son futur époux, les bâtiments, dont, par fonction, elle a eu jusqu'alors la garde et l'usufruit. Voilà pourquoi la vie de Télémaque est menacée, autant que par le risque de représailles futures. C'est tellement évident qu'Euryclée l'en avertit : "Eux, dès que tu seras parti, projeteront des méfaits par derrière, pour que tu meures par ruse et qu'eux-mêmes se partagent tout ce qu'il y a ici" (II 367-368). Le départ facilite le complot.

Mais aider à la chute d'une famille éprouvée ne va pas sans danger. L'opprobre public empêche que l'on agisse ouvertement. Si puissant, si sûr du succès que l'on soit, il faut ruser, dissimuler, s'embusquer hors des murs. Antinoos le conseille explicitement après que la première attaque a échoué : "Nous ici, projetons-lui une mort affligeante, à lui Télémaque ; qu'il ne nous échappe pas ; car je ne pense pas que, lui vivant, nos actions aboutissent. Il est lui-même adroit : il réfléchit et prête attention ; et le peuple ne nous porte plus du tout assistance. Allez ! avant qu'il ne réunisse les Achéens en assemblée ; car je ne pense pas qu'il renoncera. Il nous gardera plutôt rancune et dira devant tous, debout, que nous lui avons ourdi une mort abrupte et que nous ne l'avons pas atteint. Ils ne nous approuveront pas quand ils apprendront ces mauvaises actions. Il est à craindre qu'ils nous maltraitent et nous bannissent de notre terre, qu'il nous faille aller dans un pays étranger. Prenons les devants : saisissons-nous de lui aux champs, loin de la ville, ou bien sur le chemin. Possédons nous-mêmes ses vivres et ses biens, partageons-les entre nous équitablement ; les maisons, nous pourrions les donner à sa mère et à celui qui l'épousera. Mais si cet avis vous déplaît, si vous voulez qu'il vive et qu'il garde tout son patrimoine, ne continuons pas à lui manger à foison ses richesses, si douces au cœur ; cessons de nous attrouper ici ; que chacun, depuis sa grande salle, fasse sa cour, cherche le succès par des présents nuptiaux ; elle, qu'elle

épouse alors celui qui apportera le plus et que le destin fera venir" (XVI 371-392). A mesure que l'action progresse, l'urgence se fait plus pressante, du fait des initiatives que prennent les prétendants eux-mêmes. L'alternative est clairement posée : il n'est pas condamnable de désirer et de rechercher Pénélope si l'on suppose qu'Ulysse est mort. Il est en revanche, sous le prétexte de courtiser Pénélope, si inamical de manger le patrimoine des Arcisides qu'il vaut mieux, n'ayant plus l'assentiment public, pousser l'hostilité jusqu'à son terme, supprimer Télémaque et se partager son bien, les bâtiments restant non pas à Pénélope mais à la nouvelle famille qu'elle formera avec son nouvel époux, don de noces donné par les prétendants !

Laërte ne pourrait guère faire obstacle, bien que Pénélope, un moment, l'invoque comme recours suprême : "Que Dolios aille s'asseoir auprès de Laërte et lui explique tout ce qui se passe ici ; s'il pouvait tisser dans ses pensées un expédient ! Sortir et se plaindre au peuple, lequel désire détruire sa progéniture et celle d'Ulysse qui vaut un dieu" (IV 738-741). Pour lors, Laërte n'a plus la force de faire seul front (c'est pourquoi il a cédé la royauté et le domaine à Ulysse : cf. M.I. Finley *Le monde d'Ulysse* Paris 1978², p. 106). Parce qu'ils visent de plus en plus fortement, de plus en plus exclusivement, les biens d'Ulysse, les jeunes nobles utilisent leur cour auprès de Pénélope comme un prétexte. Elle-même, au moment de proposer l'épreuve du tir à l'arc le leur reproche : "Ecoutez-moi, prétendants virils, vous qui avez fondu sur cette demeure pour y manger et boire, avec insistance, toujours ! chez un homme bien longtemps absent ; vous ne pouviez vous ménager aucun autre prétexte à alléguer que de désirer m'épouser et faire de moi votre femme !" (XXI 68-72). La lucidité se double de sarcasmes.

Avant d'être tué, Eurymaque tente de retenir et d'apitoyer Ulysse. Il impute à Antinoos, déjà mort, les arrière-pensées les plus malveillantes : "Si tu es Ulysse l'Ithacien, de retour, tu dis là la fatalité de tout ce que faisaient les Achéens, de leurs forfaits, nombreux dans les grandes salles, nombreux dans la campagne. Mais le voici étendu, celui qui fut cause de tout : Antinoos. Car c'est lui qui a lancé nos actions, non pas tant qu'il désirât le mariage plutôt qu'il n'eût d'autres pensées que ne lui a pas accomplies Cronion : il projetait d'être roi dans le pays d'Ithaque la bien bâtie, lui, et de tuer ton enfant dans une embuscade. Maintenant il est mort comme l'a voulu son destin ; toi, épargne le peuple, ton peuple ! nous, ensuite nous te donnerons satisfaction dans le pays de tout ce qui t'a été bu et mangé dans tes grandes salles ; nous t'apporterons chacun séparément, en hommage, la valeur de vingt boeufs, nous te rendrons du bronze et de l'or jusqu'à ce que ton cœur se réchauffe. Auparavant, il n'y a rien de répréhensible à ce que tu t'irrites" (XXII 45-59). Par ses derniers mots, Eurymaque justifie Ulysse de le tuer sans avoir à encourir de rétorsion (*prin d'ou ti nemesseton kecholôsthai*) : l'affront infligé ne peut rester impuni. Prétendre épouser Pénélope, c'est se poser en rival, mais de façon plutôt bénigne en comparaison des deux autres intentions, lesquelles ont primé dans la pensée d'Antinoos : prendre le premier rang en usurpant la royauté, sans qu'Homère précise comment ; tuer Télémaque afin, comme il est précisé ailleurs, d'empêcher toute vengeance à venir et de partager le domaine ainsi tombé en déshérence. Le projet d'épouser Pénélope qualifie si peu l'époux pour l'une et l'autre des deux autres entreprises qu'il est ravalé au second rang. Mais il n'est pas de forfait si grand qu'une supplication ne puisse suspendre, si grave qu'on ne puisse

promettre de réparer par des dons ou des services. Au supplié d'accepter ou de refuser l'engagement proposé, librement. Comme on sait, Ulysse refuse.

L'examen des textes montre qu'Homère ne dit jamais que Pénélope peut conférer la royauté à quiconque elle épousera après la mort d'Ulysse. Il faut dès lors distinguer soigneusement trois objectifs : épouser Pénélope, si Ulysse était mort, ne constituerait pas un geste d'hostilité envers les Arcisides, qu'on la courtise chez son propre père, Icarios, ou bien chez son fils, Télémaque, entré en possession de son patrimoine, aucun parti n'étant imposé ni dans l'un ni dans l'autre cas. Mais manger sans contrepartie le bien de la maison où l'on prétend prendre femme vaut une offense, puisqu'on se comporte en pillard. On peut alors envisager de pousser l'outrage à son terme et vouloir partager tout le patrimoine ; mais il faut, pour ce faire, qu'il tombe en déshérence, à quoi l'on peut contribuer en supprimant l'héritier légitime : Télémaque. On l'empêche du même coup de chercher réparation pour ce que l'on a bafoué son hospitalité. La primauté dans Ithaque, se donnant à saisir parce qu'Ulysse et son fils seraient morts, peut être recherchée en tout bien tout honneur, à moins que l'on ait favorisé la ruine des Arcisides. Il y faut toutefois une force hors du commun, dont seul Ulysse se montre capable, et dont Télémaque pourrait faire preuve si Ulysse n'arrêtait pas son geste (XXI 124-129). Car bander l'arc c'est prouver qu'on est le plus fort et le plus adroit et, partant, le plus apte à régner, c'est-à-dire à tenir le premier rang parmi ses pairs. A trop désirer, à vouloir à la fois la femme, le patrimoine et le rang, les prétendants se condamnent : ils vont jusqu'à se faire ennemis du plus puissant dans leur propre patrie. Dans le "monde d'Ulysse", monde de violence équilibrée, où les lois – coutumières – expriment les rapports de force et les réglementent, sans les annuler, ils appellent sur eux la violence en retour de la vengeance, si légitime que les parents survivants peuvent se réconcilier avec Ulysse – fortement poussés il est vrai par Zeus et Athéna –, à la fin du poème.

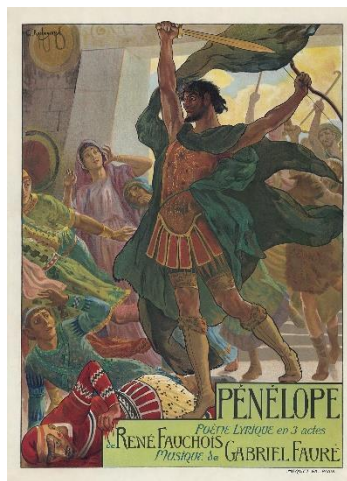
Les cas de Pénélope, d'Hypsipyle et même de Clytemnestre apparaissent dès lors très différents : Jocaste et Hypsipyle appartiennent aux lignages royaux du pays où elles se marient et peuvent, comme le fait une princesse héritière ou, plus tard et plus prosaïquement, une fille épicière, transmettre aux enfants qu'elles auront, de préférence d'un parent mais aussi, s'il le faut, d'un étranger admis dans la famille par son mariage, le patrimoine tout entier. Si, de son côté, Clytemnestre n'a aucun droit sur le patrimoine des Pélopidés, son complice Egisthe, lui, peut revendiquer la succession au cas où disparaissent Agamemnon et Oreste, puisque, fils de Thyeste, il est leur plus proche parent et peut-être même l'héritier légitime, au cas où Atrée aurait lui-même évincé Thyeste.

Les femmes n'apportent la royauté à leur époux que fictivement et partiellement ; si valeureux et prestigieux soient-ils, ils demeurent des "gendres rentrés" dont les enfants pour le patrimoine comptent plus qu'eux-mêmes : il ne reste plus à Oedipe après ses noces qu'à s'effacer – tragiquement – pour laisser Etéocle et Polynice s'affronter. Après s'être uni à Hypsipyle, Jason repart vers de nouvelles aventures et de nouvelles unions.

D.P

Gabriel Fauré (1845-1924)

Pénélope



Comme tous les compositeurs de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, Gabriel Fauré a été hanté, sa vie durant, par le théâtre lyrique. De 1875 à la fin du siècle, il envisage de nombreux projets, relevant tantôt de l'opéra historique à la française, tantôt du drame lyrique wagnérien, tantôt même de l'opéra-comique, voire de l'opérette bouffe. Aucune de ces tentatives n'ayant jamais abouti, Fauré se frotte aux planches, en écrivant à cette époque d'assez nombreuses musiques de scène (*Caligula*, *Pelléas et Mélisande*, *Shylock*). C'est la réussite de *Prométhée*, tragédie lyrique avec texte parlé, monté aux arènes de Béziers en 1900 et 1901 qui encourage le musicien à écrire un véritable opéra.

Le projet de *Pénélope* est né d'une rencontre avec le soprano wagnérien Lucienne Bréal. S'étonnant que Fauré n'ait jamais rien écrit pour la scène lyrique, celui-ci lui répondit qu'il n'avait jamais trouvé de livret qui lui plut et qu'il était surtout attiré par l'Antiquité. Ça ne pouvait pas mieux tomber : un certain René Fauchois venant justement d'écrire à l'intention de Bréal une *Pénélope*. Fauré s'enthousiasme et commence l'ouvrage presque aussitôt. Il mettra sept ans à écrire l'œuvre, exclusivement pendant les vacances d'été, seuls moments de liberté que lui accordait le poste de directeur du Conservatoire.

Le 16 août 1907, il explique sa méthode de travail :

« Me voici donc dans une nouvelle phase ; les Servantes vont dire qui sont ces prétendants, ce qu'ils viennent faire, la résistance que leur oppose Pénélope - la douloureuse Pénélope -, les penchants qu'à ces faciles Servantes inspirent ces Prétendants... etc...etc... Or, tout ceci, il faut que ce soit saisi par l'oreille de l'auditeur, que le dialogue soit clair et que, suivant qu'il est question des uns ou des autres, la musique indique de qui il est question. C'est là le système wagnérien, mais il n'y en a pas de meilleur. J'ai déjà le thème qui figure Pénélope. Ce thème sert de premier élément au Prélude... »⁵

⁵ Philippe FAURÉ-FRÉMIET, *Gabriel Fauré*, Les Éditions Rieder, coll. « Maîtres de la musique ancienne et moderne », 1929, p. 75.

Le vaste prélude affirme la dimension symphonique de l'œuvre. Il est construit sur les thèmes des époux séparés. Celui de Pénélope d'abord crée une émotion intense et profonde, thème harmonique, triste et douloureux ; on y entend le signe traditionnel du sanglot. Puis vous entendrez poindre à la trompette (comment ne pas penser au leitmotiv de Siegfried ?) la vigueur de celui d'Ulysse, lumineux, presque serein.

Fauré - Pénélope - Prélude - Ernest Ansermet - 1962

À l'autre extrémité de l'œuvre, une fois justice faite par la mort des prétendants, c'est enfin la réunion des amants. Ici pas de reconnaissance à retardements : Ulysse triomphant enlace Pénélope émerveillée. Fauré avait-il le fascinant duo de *Tristan et Isolde* en tête ? Comme le couple celte qui s'interpelle éperdument, le héros de la guerre de Troie et la reine d'Ithaque ne peuvent rien formuler de plus que leurs noms. Extase soutenue par un chœur auquel Ulysse et Pénélope se joignent pour rendre grâce à Zeus. Fauré réussit pour achever son unique opéra le miracle d'un immense crescendo de joie solaire, de sérénité épanouie, de lumière irradiante. « *C'est une vie nouvelle qui commence dans le palais d'Ithaque délivré, écrit le fils du compositeur, et cette vie nouvelle semble devoir échapper aux atteintes de la vieillesse et de la mort, comme si déjà, elle se déployait dans l'éternité.* »

"Justice est faite!" - Régine Crespin/Raoul Jobin

Pénélope, à la fois classique et wagnérienne, est traditionnelle et novatrice. Assez traditionnelle pour plaire à ceux que rassurait le retour aux principes fondamentaux de la musique après les « aberrations » de l'école moderne (Schönberg écrit son *Quatuor n°2* à l'époque où Fauré commence sa partition et le *Pierrot lunaire* quand *Pénélope* sera créée !) ; et assez moderne pour la jeune Nadia Boulanger qui en admire la nouveauté de l'écriture et les harmonies inédites.

Comme la plupart des opéras français depuis *Pelléas et Mélisande*, *Pénélope* est « *durchkomponiert* », une composition continue, sans séparation entre récitatifs et airs, sans répétitions de motifs ou de séquences, divisée en grandes scènes et utilise, sinon des *leitmotivs*, des motifs récurrents liés en particulier aux personnages.

Quelques semaines après la création de *Pénélope* (1913), *Le Sacre du printemps* de Stravinsky inaugurerait une époque nouvelle. La Grande Guerre enterrerait la Belle Époque et cette musique raffinée succombait sous les coups de butoir de l'avant-garde, ses harmonies enjôleuses ringardisées par les mômeries du Groupe des Six...

Olivier Braux

Patience, mon cœur !..

C'est à Pénélope elle-même que nous emprunterons la méthode d'organisation de cette troisième conférence du Cycle *Pénélope aux mille trames*, c'est-à-dire que je commencerai par détisser, ou délier, rappeler rapidement en tout cas le travail de nos collègues et amis hellénistes avant de tenter de le retisser et prolonger en prenant en compte non seulement l'admirable poème d'Homère, mais aussi, partiellement du moins, quelques effets de sa réception et des transformations à travers le temps et la vaste diversité de ses interprétations, projet qui donne à notre toile l'allure plus modeste d'un patchwork. En présentant lors des deux premières conférences, d'abord le 8 février, un extrait du *Retour d'Ulysse dans sa patrie de Monteverdi*, puis le 15, le magnifique finale de la *Pénélope* de Fauré, deux opéras que plus deux siècles séparent (1640/1913), Olivier Braux a déjà largement commencé ce travail, que nous ne faisons que prolonger et élargir : les deux opéras représentant la grandeur et la noblesse de Pénélope, son interminable attente, son immuable amour et chez Fauré surtout sa complicité immédiate avec Ulysse, même s'il revêt le manteau et le masque du mendiant.

Je reprends rapidement la démarche des premières conférences :

Celle de Pierre Sauzeau, le 8 février, *Pénélope, régente ambiguë d'un anti-royaume*, présentait très largement le mythe dans l'*Odyssée* et autour de l'œuvre, éclairant les épisodes du mythe, les origines linguistiques et mythologiques de nombreux épisodes, des noms, des symboles, comme celui du canard (la sandre ou le tadorne suivant différentes hypothèses). Il annonçait aussi, et il me paraît important de le rappeler, un mode de lecture particulier auquel appellent les fameux vers de Péguy :

« Que d'autres soient savants de tout ce qui se sait/L'aveugle vagabond sera toujours le maître/Sous tout ce qui se dit, de tout ce qui se tait. »

On peut y voir un appel à une lecture attentive à un plus haut sens, ou plutôt à une lecture subtile capable de saisir un autre sens non clairement énoncé. Et c'est précisément cette lecture sensible et perspicace que nous a proposée Didier Pralon, en nous faisant entrevoir une reconnaissance préalable d'Ulysse déguisé

en mendiant par Pénélope au chant XIX de l'*Odyssée*. Dans cette scène, les messages de reconnaissance fusent, au moment surtout où Pénélope demande à Euryclée de laver les pieds du mendiant :

« Allons sage Euryclée, lève-toi maintenant,
Lave cet homme qui a l'âge du maître.
Ulysse aussi sans doute a déjà ces pieds-là et ces mains-là ;
dans le malheur en effet les hommes vieillissent vite »,
sages propos qui sont aussitôt repris et amplifiés par ceux d'Euryclée :
« Beaucoup d'hôtes infortunés sont venus au palais,
Mais je dis que pas un ne ressemblait autant que toi
Pour la taille, la voix et les pieds à Ulysse. »

Affirmation confirmée par Ulysse le mendiant :

« O vieille, ainsi disaient tous ceux qui nous ont vus
l'un et l'autre, que nous avons beaucoup de traits communs,
Comme toi-même le remarque finement. »

Et si Ulysse peut imposer le silence à Euryclée qui reconnaît sa cicatrice, on ne peut écarter l'idée que Pénélope l'ait elle aussi reconnu ; si bien que la conversation qu'elle entame ensuite, consultant le mendiant, rajeuni par les soins d'Euryclée, comme on consulterait un époux, sur la conduite à suivre avec les prétendants ne surprend guère. Sous toute la démarche d'approche gît un autre sens *Tout ce qui se tait* : Pénélope a déjà reconnu Ulysse et lui fait assez longtemps attendre la reconnaissance finale ; entre eux s'installe une sorte de manège, de marivaudage exquis.

C'est un de ces traits savoureux de l'humour d'Homère, que Didier Pralon nous a invités à mieux percevoir.

Nous voici donc aujourd'hui, au seuil d'une autre approche, élargie, centrée peut être davantage sur l'intériorité de Pénélope, à travers ses multiples représentations. Cette Pénélope qui mérite bien qu'on lui attribue ce « Patience, mon cœur » ciblé par le titre d'un des derniers livres de Jacqueline de Romilly, *Patience, mon cœur ! l'essor de la psychologie dans la littérature grecque classique*. (Les Belles Lettres, Paris, 1984). Car autant que sa vertu, sa sagesse, son courage et sa fidélité, sa Patience demeure exemplaire.

C'est a priori l'histoire d'un homme, d'un héros, Ulysse que veut raconter le poète de l'*Odyssée*, *Odusseus* devenu en latin *Ulixes*, c'est le nom de cet homme que porte aussi l'opéra de Monteverdi, c'est pourtant à Pénélope, son épouse que nous avons choisi de nous intéresser cette année, c'est d'ailleurs à elle, sous le

titre le *Chant de Pénélope*, qu'Homère dédie finalement son grand poème. Sa place dans toute l'œuvre est considérable, au point qu'il est très difficile d'en parler en la dissociant d'Ulysse. Nimbée d'une aura poétique et de mystère dans l'*Odyssée*, elle est en fait progressivement, par une tradition simplificatrice et dès l'Antiquité, devenue une héroïne à la vertu si proverbiale qu'elle engendre un nom commun. Selon le *Traité des tropes* de Du Marsais, publié en 1730, en effet « *Pénélope et Lucrece se sont distinguées par leur vertu, telle est du moins leur commune réputation : on a donné leur nom aux femmes qui leur ressemblent* ». On dit donc « une Pénélope » et chacun est édifié, mais le nom de Pénélope, on le sait, notamment dans les expressions « travail de Pénélope » ou pire « Syndrome de Pénélope » est issu d'un épisode fameux de l'histoire de la reine d'Ithaque, qui espérant toujours le retour d'Ulysse, et pour retarder l'échéance de son mariage avec un des prétendants détestés, défaisait la nuit la tapisserie qu'elle avait tissée le jour. Un travail de Pénélope demeure donc fatalement inabouti, toujours recommencé ; quant au *syndrome de Pénélope*, il est fort inquiétant, puisque c'est l'urgence ressentie de détruire ce qu'on est en train de faire, pour recommencer indéfiniment. Les deux acceptions sont liées d'ailleurs, la stratégie de cette méthode si particulière de tissage/détissage demeurant au service de la fidélité en amour et de la vertu. Cependant cet étrange manège a été propre dès Platon à attirer l'attention des Philosophes sur notre héroïne.

Si bien des méchantes femmes sont passées par les chemins de nos **mythes**, comme elles empruntent aussi souvent les sentiers des contes, le seul nom de Pénélope a dû rassurer notre public sur la figure mythique choisie cette année pour notre cycle des Mythes grecs et c'est légitime, puisque Pénélope, la vertueuse épouse d'Ulysse ne commet : ni un adultère, riche en conséquences catastrophiques, comme fit Hélène, sa cousine au *Beau nom fatal qui*, comme l'écrit si bien Ronsard, *mit toute l'Europe et l'Asie au pillage*, elle qui abandonna Sparte pour suivre le beau Pâris à Troie ; ni un adultère doublé de l'assassinat de l'époux, comme fit à Argos Clytemnestre, autre cousine,² avec l'aide d'Egisthe, devenu son amant pendant la guerre de Troie ; ni un double infanticide, atroce vengeance de l'infidélité de son mari Jason, comme fit la Colchidienne Médée, cette fille du Soleil, sœur de Circé. Pénélope ne nourrit pas non plus, comme Phèdre, descendante elle aussi du Soleil, une passion incestueuse pour son beau-fils, ni comme Pasiphaé, un furieux entêtement sensuel pour un taureau blanc. Elle n'est pas davantage une fille de Zeus métamorphosé en Cygne ou en taureau ou en pluie d'or, ni d'Hermès, ni de Poséidon : c'est simplement une mortelle, issue du Péloponnèse, fille d'Icarios, roi épisodique de Sparte et de son épouse Périboé ; son père l'a donnée en mariage, assez mal volontiers toutefois, à Ulysse, roi de la petite île d'Ithaque, bonne tout juste pour les chèvres et les ânes, trop

petite pour y élever les chevaux. C'était un beau mariage pour Ulysse candidat également à la main d'Hélène, que Pénélope égalait dit-on en beauté, mais pour Hélène, il arrivait trop bas sur la liste d'attente... Deux noms clés, comme le souligne Héraclite, puisque « C'est pour Hélène que les Grecs se sont mis en campagne, Pour Pénélope qu'Ulysse erre à l'aventure. ». Ulysse l'ingénieux (*polutropos, polumétis, ou polu mékhanos* : Ulysse aux mille tours) obtint de justesse la main de la sage (*périphrôn*) Pénélope qui le suivit et partit pour Ithaque fort volontiers, puisque sommée par son père de choisir pour sa résidence entre Sparte et Ithaque, elle se contenta de rougir, de se voiler avec une exquise pudeur et de suivre le bel Ulysse dans son île. Là, mariée, reine et bientôt mère d'un petit Télémaque, elle a trop rapidement vu partir pour la guerre de Troie Ulysse embarqué par Palamède, en dépit de toutes les ruses déployées pour éviter ce départ, et à l'en croire, sa vie s'est arrêtée là :

*Ma valeur, ma beauté, ma stature
Les Immortels les ont ruinées quand les Argiens partirent pour Troie
Emmenant avec eux Ulysse mon époux.*

*Sage Pénélope, ou chaste Pénélope, réputée constamment fidèle, elle connaît pendant les dix années de la guerre tous les tourments de ceux qui, à l'arrière ou restés au pays, attendent et guettent en tremblant les nouvelles des combattants ; puis, la guerre terminée et tous les chefs grecs fort diversement revenus, elle attend encore dix ans dans les pleurs, les doutes, les combats quotidiens contre les prétendants, loin de son père Icarios, qui voulait la garder près de Sparte pour mieux la protéger, contre Télémaque son propre fils, adolescent rempli d'incertitudes et de révoltes et qui finit par partir aux nouvelles, abandonnant Ithaque sans même l'en avertir. Incontestablement elle avait l'art d'attendre. Et le fameux *Patience mon cœur* prêté à Ulysse au moment où il est tenté de tuer sans délai les servantes qui ont pactisé avec les prétendants, peut lui être attribué sans abus : inépuisable et quasi surhumaine patience ! C'est surtout autour de cette exceptionnelle fidélité, avec pour toile de fond les merveilleuses et horribles aventures d'Ulysse sur la mer, que leur amour devint légendaire. Pour Gabriel Audisio : « *Tout le poème tourne autour de cet axe : l'attente de Pénélope l'immuable ; tout le poème repose sur cette pointe de diamant : la fidélité de Pénélope l'Irréprochable.**

C'est cette exceptionnelle constance, cette lutte incessante contre l'oubli qui donne à leur couple le statut d'un archétype, le fait passer dans les chansons : pensons à Apollinaire et à la navigation/divagation de *La Complainte du Mal aimé* :

*« Quand il fut de retour enfin
Dans sa patrie le sage Ulysse
Son vieux chien de lui se souvint
Près d'un tapis de haute lisse
Sa femme attendait qu'il revînt*

*J'ai pensé à ces rois heureux
Lorsque le faux amour et celle
Dont je suis encore amoureux
Heurtant leurs ombres infidèles
Me rendirent si malheureux »*

Un amour finalement très populaire qui se glisse avec une merveilleuse familiarité dans les chansons de Brassens. On connaît « *Toi l'épouse fidèle, le grillon du foyer, toi qui n'as pas d'accroc dans ta robe de mariée, toi l'intraitable Pénélope* » qui attend le retour de son Ulysse de banlieue. Pénélope, modèle de fidélité, revient plus d'une fois chez Brassens, de même qu'Hélène, la Femme d'Hector et Psyché... Cette mythologie chantante, volontiers malicieuse, mériterait d'ailleurs qu'on lui consacre une pleine séance.

Il faut bien choisir cependant parmi tant de vertus et je retiendrai trois points pour le développement de la tapisserie du jour : d'abord le refus de l'oubli ou l'ombre d'Ulysse, puis À l'école d'Ulysse, le problème de la fidélité, enfin La Résistance.

1/L'ombre d'Ulysse ou le refus de l'oubli

Cent fois elle le répète, « *Ulysse est mort depuis longtemps* » et les prétendants cent fois reprennent en écho « *Oui, Ulysse est mort.* » Mais loin d'avoir le statut et la douleur majestueuse d'Andromaque, la veuve d'Hector dont elle partage la dignité, elle est renvoyée à la réalité et aux limites de sa condition si particulière, puisqu'Ulysse a seulement le statut de disparu, ce qui la confine dans une zone indécise, exposée aux convoitises et aux ambitions des uns, aux critiques ou aux abus de pouvoir des autres, aux angoissantes incertitudes sur son propre destin, incertitudes entretenues par l'espoir puisque, régulièrement aussi, une autre clameur s'élève dans Ithaque : « *Ulysse est vivant, on l'a vu tout près d'ici, il sera là demain* ».

Telle est du moins sa situation au début de *l'Odyssée*. C'est le moment où Télémaque décide d'aller chercher des nouvelles de son père auprès de Nestor à Pylos, puis de Ménélas à Sparte, tandis qu'en même temps, prisonnier de la nymphe royale Calypso, bien loin, aux limites du monde connu, Ulysse, *le plus*

intelligent et le plus généreux des hommes selon Zeus lui-même, pleure, inconsolable, rêvant de voir ne fût-ce que *monter une fois la fumée du sol natal*. C'est que, prisonnier de Calypso, de ses caprices, de ses promesses et de ses charmes, Ulysse attend lui aussi, lui qui est depuis des années le jouet de ses propres erreurs et de la vengeance des dieux ; si bien qu'on ne sait pas trop quelle ruse, quel exploit ou quel charme pourrait parvenir à mettre un terme à cette attente, avant que n'arrive la mort.



Ulysse se morfond sur l'île de Calypso

L'*Odyssée* tisse donc une histoire humaine, avec bien des relents de contes du folklore sur lesquels le poème épique s'est constitué, avec des échos de chanson populaire. L'homme est en mer et on vit comme dans beaucoup de contes la saga du mari absent comportant séparation, périls effroyables, descente aux Enfers, fausses nouvelles, doutes, hésitations, menaces qui pèsent sur le retour, reconnaissance finalement obtenue grâce au dévoilement d'un secret partagé. Innombrables sont les récits de ces retours, notamment les *Nostoi* : retours de Troie des chefs grecs, toujours riches en effets pathétiques, mais pensons aussi plus près de nous aux succès de fictions d'Alexandre Dumas, au retour de Martin Guerre, ou à celui de Monte Cristo. C'est incontestablement un schéma porteur, où le monde se scinde en deux :

- *d'un côté*, les vastes horizons et leurs mirages, l'aventure dont seul le héros, puisqu'en général il revient seul, connaît la vérité et qui risque de comporter bien des épisodes aussi fascinants qu'imaginaires (Ulysse est un conteur exceptionnel, un fameux menteur, aussi, Athéna elle-même s'en émerveille et rit de la prodigieuse richesse de ses inventions), une sorte de Contre Monde donc par essence fictif et mythique,



Ulysse, favori d'Athéna

- *de l'autre côté*, la terre ferme et les vicissitudes du quotidien, la jetée où l'on attend indéfiniment l'absent soutenu par on ne sait quel espoir tenace et dont, dans l'opéra de Puccini, la petite Cio Cio San, alias *Madame Butterfly*, exprime si bien la force obsédante

*« Sur la mer calmée,
Un jour une fumée
Montera comme un blanc panache !
Et c'est un beau navire, qui faisant relâche,
Entre dans la rade. »*

Mais comment survit Pénélope qui, elle aussi attend, enfermée dans le palais, qui, au bout de 20 ans, ne sait pas trop s'il faut encore l'imaginer, encore l'espérer ce beau jour ? Écoutons le rapport que dresse à son sujet sa belle-mère Anticlée lors de la descente aux Enfers qu'Ulysse accomplit au pays des Cimmériens, épisode qu'il raconte ensuite au banquet d'Alkinoos chez les Phéaciens, au Chant XI de *l'Odyssée*. Après avoir consulté le devin Tirésias qui l'éclaire et le conseille sur la suite de son voyage et sur son destin, Ulysse retrouve sa mère Anticlée parmi les morts et après bien des pleurs et des effusions, il finit par l'interroger sur Pénélope :

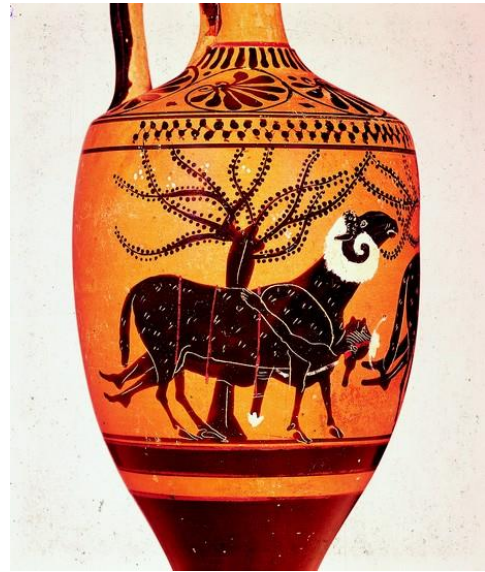
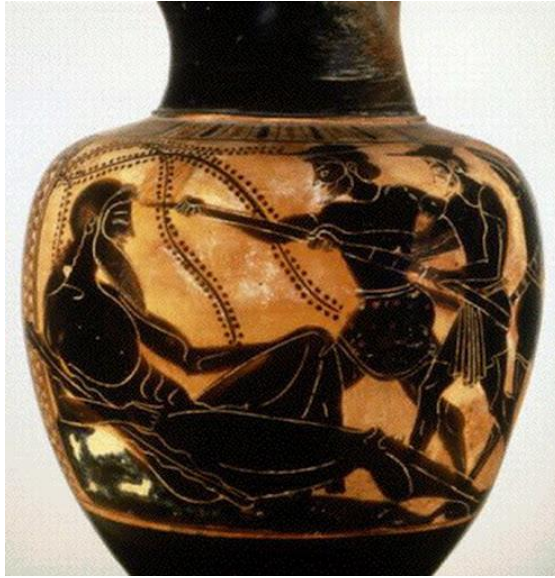
*« Reste-t-elle à son fils, en gardienne de la maison
Ou a-t-elle déjà épousé quelque noble grec ?
- Oui, certes Pénélope attend avec patience dans ton palais !
Toutes ces misérables nuits, tous les jours se consomment dans les pleurs,
Personne encore n'a pris ton beau pouvoir, ton fils gère en paix ton domaine... »*

Et si c'est là un rapport un peu édulcoré de la situation en Ithaque, il reprend rigoureusement ce qui est dit de Pénélope dans les premiers chants de *l'Odyssée*, et ce qui est confirmé par une déclaration du fantôme d'Agamemnon au chant XXIV : « *Quelle honnêteté parfaite dans l'esprit de la fille d'Icare, en cette Pénélope qui n'oublia jamais l'époux de sa jeunesse : son renom de vertu ne périra jamais et les dieux immortels composeront pour la terre un chant charmant pour la sage Pénélope* ». Bien loin des femmes fatales et des épouses infidèles, c'est la fidélité et la sagesse même.

L'ombre d'Ulysse pèse sur le palais et préside finalement à toute la conduite de son épouse : patiente fidélité, longue attente, cruautés et incertitudes d'un amour d'absence constituent assurément un des ressorts dramatiques les plus puissants du poème. La nostalgie surtout, d'une tête bien aimée, proclamée dès la première scène à Ithaque, où elle interrompt l'aède, qui chante le retour douloureux des Achéens :

*« Cesse ce triste chant
Qui déchire mon cœur dans ma poitrine,
Puisque je suis la proie d'un deuil que je ne puis oublier.
Car j'ai la nostalgie d'une tête bien aimée et je garde le souvenir éternel
De l'homme dont la gloire emplit Hellas et Argos. »*

Le monde réel que constitue la vie à Ithaque cependant pourrait sembler terne à côté de l'éclat des aventures et des récits. *L'Odyssée* est annoncée comme l'aventure d'un homme. « *C'est l'homme aux mille tours, Muse, Qu'il faut me dire, celui qui tant erra quand de Troade, il eût pillé la ville sainte, celui qui sur la mer passa par tant d'angoisses, en luttant pour survivre et ramener ses gens.* » (traduction Bérard 1-4). Tandis qu'à Ithaque on pleure, on ne dort pas, on s'enferme dans une austérité attristante, ailleurs, très loin se déroule la geste éblouissante d'Ulysse.



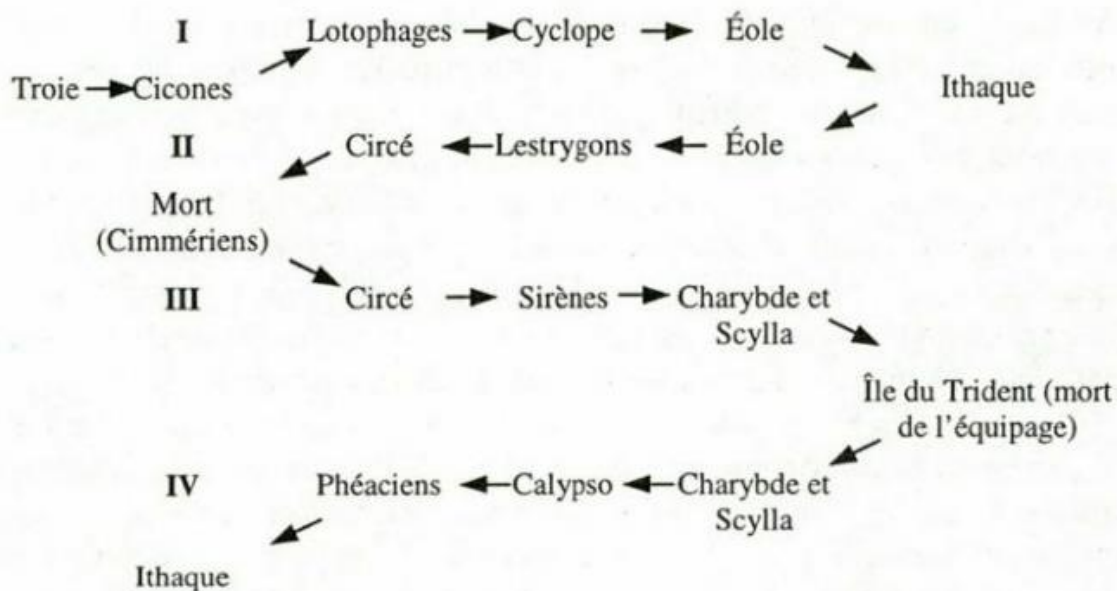
Douze épreuves, aussi horribles qu'émerveilleables, se dressent dans le parcours du retour d'Ulysse : aux Cicones succèdent les Lotophages qui offrent la plante de l'oubli, notamment de l'oubli de la terre natale et à partir de là, commencent les voyages merveilleux. On arrive ensuite chez les Cyclopes, où Ulysse par le traitement qu'il inflige à Polyphème s'attire à jamais la haine de Poséidon, passant par l'île d'Eole et repartant avec l'outre d'où s'échappent tous les vents, le voyageur et ses compagnons, qui disparaissent un à un, continuent leur périple qui passe par le pays des Lestrygons, géants anthropophages qui, rejoints par Polyphème, anéantissent presque le total de la flotte ; ils repartent donc difficilement pour arriver à Aiaïé, île habitée par Circé : une déesse mineure, mais une redoutable magicienne. On verra bientôt les dangers de ce séjour, puisqu'elle métamorphose les compagnons d'Ulysse en pourceaux, symboles de l'impureté et de la luxure. Conseillé par Hermès, le héros parvient à échapper à la métamorphose et à sauver ses compagnons ; ils passeront ensuite un an dans l'île de Circé, follement éprise de lui, qui profite agréablement de cette étape, d'où il ne repartira qu'à la demande pressante de ses compagnons et finalement avec l'aide de Circé elle-même pressée par Hermès. C'est ainsi qu'Ulysse part chez les Cimmériens, au pays des morts, où le soleil ne fait jamais briller ses rayons, où règnent le brouillard et la nuit, pour se rendre aux portes de l'Hadès et y rencontrer parmi les morts le devin Tirésias qui lui annonce qu'après encore bien des épreuves, il finira par rentrer à Ithaque, mais que ce sera pour en repartir et que la mort lui viendra de la mer (ou loin de la mer) prédiction qui suscitera une exégèse complexe.

Restent encore des épreuves redoutables, où Ulysse perd chaque fois quelques compagnons : passages terribles, comme celui des Sirènes, du franchissement de Charybde et Scylla, famine sur l'île de Trinaké, où ses compagnons signent leur perte en faisant rôtir les moutons du soleil. La onzième épreuve de ce parcours

est celle de la fidélité : il est prisonnier de la redoutable et superbe magicienne Calypso qui l'aime et lui offre l'immortalité. Ulysse refuse le don ; il préfère mener sa vie d'homme à Ithaque, près de Pénélope, simple mortelle qui vieillira. C'est pourquoi Athéna obtient enfin de Zeus le retour de celui qui, « *rêvant de voir, ne fût-ce que monter une fumée du sol natal, voudrait mourir* ».



La douzième et dernière épreuve est celle du radeau dans la tempête, construit grâce à son habileté, sa fermeté et son endurance.



Ce tableau reprend le parcours du retour difficile de notre héros

À grand peine, il parvient à résister à une terrible tempête déchaînée par Poséidon, aidé par le voile magique offert par la déesse Ino-Leucothoé. Il parvient complètement épuisé mais sain et sauf à l'île des Phéaciens, les fameux

passseurs infailibles, où il retrouve un monde humain et les traces d'un vie sociale : en surgissant nu, couvert de sang et d'ordures, au milieu de la charmante scène de la lessive où malgré l'effroi qu'il suscite d'abord, il est finalement bien accueilli et protégé par Nausicaa et ses compagnes, puis au palais de son père, le roi Alkinoos. C'est là qu'aux chants IX à XII il fera le récit de ses prodigieuses aventures avant d'être ramené par les Phéaciens à Ithaque, où l'attendent bien d'autres combats pour la reconquête de son épouse et de son royaume.

Désigné ensuite comme « Le chant de Pénélope », le poème homérique n'en est pas moins d'abord la rencontre d'une succession d'êtres magiques, divins, infernaux ou monstrueux, face auxquels le héros multiplie ruses, inventions subtiles, prodigieux exploits. Un charme supérieur naît d'un montage savant, qui fait alterner le présent d'Ithaque avec ses personnages du quotidien, valets, servantes, bergers, porchers, marins prétendants, et d'autre part les récits héroïques et terrifiants du voyage.

C'est pourtant à Ithaque que le cœur de l'action se recentre et se résout avec la victoire d'Ulysse, qui reprend son royaume, et les retrouvailles, au moins temporaires, des époux royaux. Ainsi après avoir annoncé l'histoire d'un exceptionnel aventurier, le poème se termine comme un chant dédié à Pénélope. Mais comment abolir l'écart entre les deux espaces narratifs, si admirablement complémentaires ? Voici en tous cas une belle page d'Ovide qui, par le biais de la lettre, tend à le combler. C'est l'effet que produit la 1^{ère} *Héroïde* : bien loin du contre monde magique des aventures, Pénélope, comme Butterfly, attend

Lecture I .Ovide, *Héroïdes 1* – Annexe 1

V (70-116)

2/ À l'école d'Ulysse. Pénélope l'infidèle.

Au héros *polutropos*, aux mille tours, correspond dans notre approche de ce mythe l'héroïne aux mille trames, la trame étant sur le métier à tisser l'ensemble des fils qui se croisent avec le fil de la chaîne, tandis qu'au sens figuré la trame c'est le fond et la liaison d'un ensemble organisé, par exemple la trame d'un récit. L'activité de l'artisane, comme, celle de la régente du royaume nous ont semblé correspondre parfaitement aux rôles de Pénélope, que nos collègues hellénistes ont déjà soigneusement analysés. Je voudrais seulement nuancer ici l'ébauche tracée dans la première partie de cet exposé par quelques indications, au moins différentes sinon contradictoires, liées au développement du mythe à travers le temps. Dès les chants post homériques et plus tard, alors que la littérature latine faisait de Pénélope une matrone parangon de la fidélité, plusieurs textes révèlent une Pénélope excellente élève à l'école d'Ulysse, le séduisant héros qui, d'île en

île, multiplie les amours de passage. Et ceci en abordant un tout autre versant de la figure légendaire de notre héroïne : à la Pénélope vertueuse, la tradition cynique a de bonne heure ajouté une Pénélope infidèle, voire débauchée, car trop de vertu ennuie ou attise la jalousie et les médisances. Ce que marque une réflexion d'Hélène chez Offenbach à propos de « *cette chipie de Pénélope, avec sa manie de faire de la tapisserie* ».

A la Pénélope figée en matrone, fameux prototype de la vertu, les cycles post homériques ont vite fait d'opposer son contraire : dans un effet d'inversion carnavalesque, elle devient très tôt alors une franche débauchée, de ses ébats avec ses cent huit prétendants naît le dieu Pan (probablement par un jeu étymologique Pan/Penelopeia). Pan est le dieu des bergers et des troupeaux, il est doué, comme on sait, d'une activité sexuelle remarquable et poursuit nymphes et jeunes gens avec une égale passion. Il figure volontiers dans le cortège de Dionysos avec Silène et les satyres, auxquels il ressemble tant ; son nom même, assimilé à **PAS = Tout** fait entrevoir un monde orgiaque débridé, ouvert à l'infini... On lui prête aussi un père divin, Hermès, dont Ulysse est si proche ; ce fameux Hermès qui aurait engendré Pan de Pénélope...

On passe donc d'un extrême à l'autre et un tel renversement fonctionne comme un jeu ou même comme une profanation systématique. Et si la femme fidèle et vertueuse cachait une goule déchaînée ? Cette tradition cynique est illustrée magistralement par Ronsard : Pénélope n'y est guère épargnée par ses rivales. Ainsi trouve-t-on dans *Les paroles que dit Calypso, ou qu'elle dut dire, au moment du départ d'Ulysse* :

*Que vas-tu voir en ton île pierreuse
Où ne bondit la jument généreuse
Ni le poulain, Que vas-tu voir sinon
Une putain riche d'un beau renom
La filandière et vieille Pénélope ?
Qui vit gaillarde au milieu d'une trope de jouvenceaux.*

Aux insinuations fielleuses des rivales vient se superposer le discours normatif du poète vendômois : soit qu'il préconise le change systématique, soit qu'il mette en garde contre la duplicité des femmes, parmi lesquelles vient se ranger une Pénélope déchaînée, fort occupée à ses jeux amoureux avec les prétendants, jeu ou contre-jeu allègre d'un chantre qui a trop longtemps pétrarquisé en parlant d'un amour unique, où se consume la vie, voire jusqu'au-delà de la mort... C'est avec un certain soulagement cependant qu'on retrouve dans les *Sonnets pour*

Hélène la sage Pénélope, complément nécessaire et bienheureux à la beauté d'Hélène :

*« Nom, malheur des Troyens, sujet de mon soucy
Ma sage Pénélope et mon Hélène aussi,
Qui d'un soin amoureux tout le cœur m'enveloppe
Nom qui m'a jusqu'au ciel de la terre enlevé
Qui eut jamais pensé que j'eusse retrouvé
en une même Hélène une autre Pénélope »*

Sonnets pour Hélène, livre I, sonnet 3, v9-14.

C'est qu'aussi une si longue abstinence est suspecte chez une femme encore jeune et toujours très belle. Didier Pralon montre bien dans son article, « Épouser la reine », l'attrait persistant de la femme et le désir de partager son lit, manifesté par les prétendants. Eurymaque, le plus ardent, lui déclare :

« Fille d'Icare, sagace Pénélope, si tous les Achéens en Argos d'lasos te voyaient, beaucoup plus de prétendants dans vos demeures dès l'aube festoieraient, car tu surpasses les femmes par l'aspect, la taille et au-dedans, les pensées pondérées. » (XVIII, v. 244-249)

Télémaque aussi vante le charme sans pareil de sa mère. Ajoutons que cette fidélité physique, cette abstinence qu'on lui prête paraissent bien méritoires, surtout si on pense aux longues infidélités d'Ulysse qui vit plus d'une année sans ennui avec Circé et huit ans au moins avec Calypso ; il demeure après le déchaînement des tempêtes si séduisant que Nausicaa parle de fiançailles dès qu'elle le voit et l'entend... Ulysse est un grand héros, ingénieux, endurant, mais il apparaît décidément trop inconstant pour mériter une pareille tolérance. Dans tous les domaines, il sait mentir, ruser et, si l'image d'une Pénélope hétéraïre reste exceptionnelle, la ruse sied aussi à Pénélope, formée à bonne école. Mais c'est surtout pour elle une arme défensive.

À Ithaque, en effet, elle est cernée par les désirs des prétendants qui lui reprochent un jeu subtil de coquetterie, d'avances, suivies de reculs, d'espérances entretenues puis détruites, et si on peut aisément penser que c'est là une façon de temporiser, cette stratégie un peu trouble vient brouiller son image. Bientôt le prétexte de la tapisserie interminable, parce que défaite chaque nuit, n'est plus crédible. Télémaque est parti aux nouvelles : le remariage de Pénélope semble inévitable, puisqu'Ulysse décidément ne revient pas et

qu'elle se trouve, comme veuve présumée, n'ayant aucun lien avec les Arcisides, mère d'un fils, héritier du patrimoine, complètement dépossédée et dépendante. Telle est la condition féminine en Grèce : Il faut donc, quand on cesse de s'abandonner au chagrin, veiller et jouer fin...

Aimer ailleurs peut être aussi ? La tradition cynique invente une Pénélope inversée, au-delà de toute vraisemblance, mais, ne peut-on pas plutôt imaginer une Pénélope plus humaine et qui a choisi de composer ? C'est en tout cas le parti que prend Jean Giono dans son récit de 1938, *Naissance de l'Odyssee*. Le livre comporte un chapitre introductif, qui donne le ton et deux Parties, la première est vue côté Ulysse dans son vagabondage de retour et la seconde côté Pénélope à Ithaque.



John William Waterhouse, *Circé offrant la coupe à Ulysse*, 1891

Le héros de *l'Iliade*, celui qui finit par prendre Troie à force de bravoure et d'astuce, puisqu'il est notamment l'inventeur du piège du fameux Cheval, est comme aboli chez Giono car, après la défaite sanglante des Troyens, Ulysse est allé plutôt de femmes en femmes que d'île en île, oublieux de Pénélope comme de la royauté d'Ithaque et de toutes ses importantes responsabilités. Il vit chez Circé, encore sous son emprise amoureuse, dans un contexte délicieusement érotisé : le bateau de son ami Photiadès s'appelle *Vénus* et le cabaret dont il est un client assidu *L'Eros marin*. Comme chez Homère, il s'invente bien des origines lointaines et des identités variées. C'est une confidence de Ménélas qui vient le réveiller « *Il lui révéla peu à peu les débordements de Pénélope... enfin il dit tout : elle avait pris des amants, des jeunes, et puis l'âge venant, s'était amourachée d'un certain Antinoüs qui la grugeait et avec lequel elle mangeait son bien...*

Télémaque... de guerre lasse, parlait d'aller vivre avec de petites ganaches de son âge, résolu aux pires aventures : Le sort commun quoi ! »

Ulysse qui n'en croit pas ses oreilles, est peu à peu obligé de s'y habituer. *Faire comme Pénélope* est devenu une locution quasi proverbiale : se libérer des contraintes et des engagements, avoir une vie libre, oublier vertu et fidélité. Tout le contraire des Pénélopes auxquelles on est si bien habitué ! Sans se remettre pour autant en question, Ulysse décide de quitter Circé : saluée d'un « *Le temps est fini et ce ne sont pas les femmes qui manquent.* » et c'est un retour assez piteux vers Ithaque, durant lequel peu à peu, il connaît des visions et où enfin le prend la nostalgie de l'odeur de Pénélope C'est de ce manque, de cette douleur que naît son premier mensonge. « *Je connais Ulysse, je lui ai parlé, il est vivant.* », affirmation bientôt suivie de soirées au cabaret où il invente par épisodes successifs les aventures d'Ulysse, qui lui sont apparues « *comme du haut d'une montagne dans la plaine* ». Sa voix sonne longtemps dans la nuit, avec le succès qu'on peut aisément imaginer. N'est-il pas en train d'inventer *l'Odysée* qui est elle-même mensonge, puisque telle est l'essence de la fiction.

Il n'est pas surprenant que cette geste *d'Ulysse le héros* vienne aux oreilles de Pénélope et ne tarde pas à ébranler son petit bonhomme de bonheur avec le bel Antinoüs, en réveillant la jalousie de la reine d'Ithaque à propos de Nausicaa surtout.



Pierre-Auguste Vafflard, *Ulysse demandant des secours à Nausicaa, fille du roi Alcinoüs*, 1822

Ce seront donc deux infidèles, deux menteurs qui se retrouveront, comme dans *l'Odysée* dans un heureux *happy-end*, fait de compromis. Seul Télémaque, le révolté et qui a probablement flairé l'imposture, menace de sa haine le bonheur de ce couple de menteurs heureux.

Comme Ulysse, Pénélope en sort abaissée sans doute, mais aussi merveilleusement humaine.

LECTURE II : Giono, *Naissance de l'Odysée*, p. 146, Explication – Annexe 2

3/ La résistance : Pénélope aux mille trames.

Bientôt dans *l'Odyssée* le retour clandestin d'Ulysse à Ithaque modifie progressivement la situation : le monde des aventures, le monde héroïque des *Nostoi* se rapproche du réel, du quotidien, ou plutôt il faut assurer ce passage, aider le retour, comme l'ont fait pour Ulysse les Phéaciens ; à Ithaque. C'est surtout Pénélope qui va tenter d'accomplir cet exploit, auxiliaire infallible, elle aussi... C'est ici, au moment du retour, que notre héroïne peut donner toute sa dimension à une défense déjà initiée depuis quatre années par le stratagème de la tapisserie, qui constitue en fait la première et la plus puissante machine de guerre de ce travail de défense, puisque c'est une sorte de cheval de Troie dans le camp des prétendants qui comportera en outre l'invention du concours de tir à l'arc et l'énigme liée au lit d'Ulysse.

➤ La tapisserie

Le tissage est l'apanage des figures féminines qui côtoient le divin dans *l'Iliade* comme dans *l'Odyssée*. À Troie, Hélène est occupée à représenter sur sa tapisserie les combats du moment, dont elle trace ainsi une sorte de reportage. Circé, Calypso dans *l'Odyssée* accompagnent même leur travail de leurs chants, dans une sorte d'incantation magique. Les Moires, les Parques filent le destin des mortels dès leur conception, il en est souvent question pour Achille ou Hector. On voit donc sans surprise Pénélope installée à son métier où d'ailleurs Télémaque la renvoie à plusieurs reprises sans ménagements, et ceci dès le début du poème : « *Remonte chez toi, retourne à tes travaux, toile et quenouille et donne l'ordre à tes suivantes de se mettre à l'ouvrage : la parole est affaire d'Hommes.* » Cet ordre est réitéré par Télémaque au chant XXI, lorsque qu'il s'agit d'assurer la défaite des prétendant grâce au concours de tir à l'arc, ordre ponctué par une ferme assertion : « *L'arc, cela concerne tous les hommes et surtout moi.* » Dans les deux cas, Pénélope obéit, admirant l'autorité croissante de son fils ; et on pourrait épiloguer sur sa dépendance et sur la situation de mineure qui ne cesse guère d'être la sienne. À moins de suggérer que la tapisserie est son refuge, son pouvoir, le meilleur de *ses tours* et de constater que par *son* invention d'installer un métier à tapisser dans la maison pour y fabriquer un linceul destiné à Laërte, la reine d'Ithaque a admirablement renversé la situation. Je suivrai ici les analyses du livre cité dans notre bibliographie, *Le Chant de Pénélope* de Ioanna Pappodopoulou-Belmehdi : c'est en inventant la fable du linceul de Laerte, et en imposant un délai, que Pénélope renverse la situation à Ithaque et la soumet à son bon vouloir, au moins pendant quatre ans, ce qui permettra à

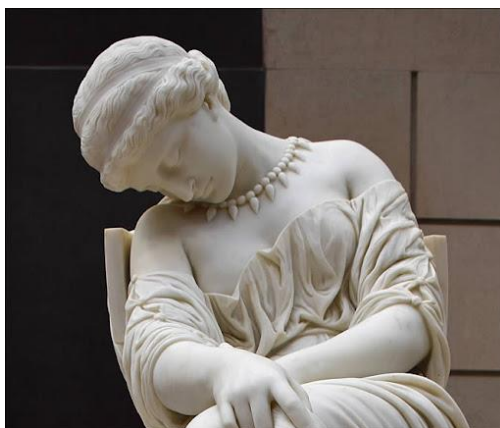
Ulysse de rentrer. Voici l'affaire de la tapisserie contée par Amphimédon un prétendant désormais aux Enfers, comme les autres après le massacre opéré par Ulysse et ses complices dans la scène de l'arc. Deux autres récits, très proches, offrent des versions légèrement différentes, notamment celui que Pénélope fait elle-même à Ulysse (qui n'est encore à ses yeux que le mendiant) au ch. XIX et où elle ne cache pas son désarroi car, son stratagème découvert, elle va être obligée d'épouser un de ces prétendants qu'elle hait. Mais la voici telle que les prétendants défunts l'ont vue à l'œuvre.

LECTURE III : *Odyssee*, Chant XXIV, v. 120-150

Amphimédon, un des prétendants, au chant XXIV, raconte une fois encore la ruse de la tapisserie et le triomphe d'Ulysse-archer. Accusant de plus Pénélope d'avoir « attiré sur eux le noir génie de la mort » en allant sans cesse de la toile au fil, c'est-à-dire en inversant par ce système de détissage clandestin et nocturne le fil de la vie, qui rejoint clairement celui que tranche la Parque. La dimension symbolique magique du travail de la tapisserie est enfin cette fois parfaitement mise en évidence.

➤ L'épreuve du concours de tir à l'arc

Pour obtenir la main de la Reine est également magistralement imaginée par Pénélope (inspirée par Athéna aux yeux brillants) pour assurer la victoire d'Ulysse sur les prétendants. La toile était l'arme de Pénélope, l'Arc d'Ulysse constitue lui aussi l'objet magique qui va réveiller toute la force guerrière du héros, ramener Ulysse vainqueur à Ithaque, dans toute sa puissance. C'est encore Pénélope, accompagnée de ses femmes et guidée par Athéna qui retrouve l'arc et son carquois, l'arc demeurait au palais d'Ulysse à Ithaque en souvenir d'Iphitos, trop tôt disparu. Va suivre de cette exhumation de l'arc magique et qui n'obéit qu'à son maître un des plus sanglants massacres de la littérature. Car pendant que Pénélope est plongée dans un sommeil qui ressemble à un enchantement, Ulysse, après avoir gagné le concours des flèches lancées à travers les haches, tue impitoyablement tous les prétendants, avant de faire pendre les servantes infidèles qui ont pactisé avec eux. Mise à l'écart des scènes sanglantes et d'une certaine manière innocentée par le sommeil magique qui s'est emparé d'elle, c'est pourtant bien sa *mêtis* qui a déclenché ce dénouement en forme d'épuration, de châtiment rituel.



Pierre-Jules Cavalier, *Pénélope endormie*, 1849

➤ Le lit

Reste encore à identifier Ulysse vainqueur. Tous l'ont reconnu en des scènes saisissantes : Eumée d'abord, Télémaque, Eurycleé la vieille servante, son vieux chien Argos, qui retrouvant son maître après vingt ans, en meurt de joie. Il fallait pourtant à Pénélope une dernière preuve qu'elle obtient encore par la ruse et c'est l'épisode bien connu du lit qu'elle prie la servante de sortir de sa chambre et d'aérer, déclenchant la fureur d'Ulysse. Mais c'est dans le poème que nous pouvons retrouver cette colère, cette reconnaissance et cette merveilleuse émotion.

Lecture 4, *Odyssee*, chant XXIII, v. 186-240

5/ Pénélope et les philosophes.

Comme pour Psyché, au nom chargé de spiritualité, le personnage de Pénélope, *échéphron*, sage, qui détient la sagesse et en use, a de bonne heure suscité l'interrogation et attiré l'attention des philosophes : pour Platon, dans le *Gorgias*, elle est la véritable Philosophie, celle dont se détournent ceux qui la délaissent pour les sciences ou les arts libéraux : ceux-là sont semblables aux prétendants de Pénélope qui, ne pouvant épouser la maîtresse, se contentent des servantes. Comparaison bien connue des humanistes et notamment reprise par Erasme, et qui se traduit par une riche représentation de Pénélope dans les arts de la Renaissance.

Elle est pourtant aussi une figure du vain labeur qui s'auto-détruit, pas si loin du rocher de Sisyphe, qu'il faut toujours aussi vainement remonter. L'âme du philosophe, lit-on dans le *Phédon*, ne peut accomplir le travail sans fin de Pénélope pour se détacher du corps ; mais c'est surtout l'invention du défilage, besogne nocturne de Pénélope, qui en déliant la trame engendre l'analyse qui joue un rôle si déterminant dans la philosophie occidentale. Pénélope,

« tisserande du négatif, comme l'écrit Nicole Loraux, devient le modèle de la pensée philosophique et tout particulièrement de l'analyse, qui, à parler grec, n'est pas une pratique souriante, mais un exercice de vie et de mort. »

Hélène Moreau



Marc Chagall, *Le message d'Ulysse*, 1968

Lecture I : Ovide, *Héroïdes 1* – Annexe 1

v. 70-116

Cependant je crains tout dans mon égarement, et un vaste champ est ouvert à mes inquiétudes. Tous les périls que recèle la mer, tous ceux que recèle la terre, je les soupçonne d'être la cause de si longs retards. Tandis que je me livre follement à ces pensées, peut-être, car quels ne sont pas vos caprices, peut-être es-tu retenu par l'amour sur une rive étrangère. Peut-être parles-tu avec mépris de la rusticité de ton épouse, qui ne sait que dégrossir la laine des troupeaux.

Mais que ce soit une erreur, et que cette accusation s'évanouisse dans les airs : libre de revenir, tu ne veux pas être absent. Mon père Icare me contraint d'abandonner une couche que tu as désertée, et condamne cette absence éternelle. Qu'il t'accuse, s'il le veut. Je ne suis, je veux n'être qu'à toi. Pénélope sera toujours l'épouse d'Ulysse. Cependant mon père, vaincu par ma tendresse et mes prières pudiques, modère la force de son autorité. Mais une foule d'amants de Dulichium, de Samos et de la superbe Zacynthe, s'attache sans cesse à mes pas. Ils règnent dans ta cour, sans que personne s'y oppose. Ils se disputent mon cœur et tes richesses. Te nommerai-je Pisandre, Poybe, Médon le cruel, Eurimaque, Antinoüs aux mains avides, et tant d'autres encore, que ta honteuse absence laisse se repaître des biens acquis au prix de ton sang ? L'indigent Irus et Mélanthe, qui mène les troupeaux aux pâturages, mettent le comble à ta honte et à ta ruine.

Nous ne sommes que trois ici, bien faibles contre eux : une épouse sans force, le vieillard Laërte et Télémaque enfant. Celui-ci, des embûches me l'ont presque enlevé naguère. Il prépare, malgré tous, à aller à Pylos. Fasse les dieux que, selon l'ordre accoutumé des destins, il ferme mes paupières et les tiennes. C'est le vœu que font aussi et le gardien de nos bœufs, et la vieille nourrice, et celui dont la fidélité veille sur l'étable immonde. Mais Laërte incapable de supporter le poids des armes, ne peut tenir le sceptre au milieu de ces ennemis. Avec l'âge, Télémaque, pourvu seulement qu'il vive, acquerra des forces, mais sa faiblesse aurait maintenant besoin du secours de son père. Je ne suis pas assez puissante pour repousser nos ennemis du palais qu'ils assiègent. Viens, viens au plus tôt, toi, notre port de salut, notre asile. Tu as, et puisses-tu avoir longtemps, un fils dont la jeunesse doit se former à l'exemple de la sagesse paternelle ! Songe à Laërte, dont il te faudra bientôt fermer les yeux. Il attend avec résignation le jour suprême du destin. Pour moi, jeune à ton départ, quelque prompt que soit ton retour, je te paraîtrai vieille.

— Pénélope, je songeais toujours à toi. Je bondissais sur les plages. Je me ruais dans la vague, je voulais nager vers toi jusqu'à la fin de ma vie. L'eau glissante se gonflait entre mes jambes et me rejetait sur le sable. Alors, les déesses sortaient des tamaris...

— Ah ! cruelles, trop belles déesses !

— Moins que ne l'imaginent les hommes, Pénélope, mais plus cruelles que l'âpre mort. Elles me retenaient loin de toi sans jamais d'espoir. J'étais comme une grive sous la lègue creuse. Leur force écrasait mes os.

— Mais, ne voyais-tu jamais dans l'eau des îles ces fustes crétoises qui volent, dit-on, jusqu'aux confins du monde ?

— C'était plus loin que les confins du monde, dans une mer qui ne porte pas de vaisseaux. Jamais rame crétoise n'écrira sur cette eau. La vague se haussait sur le ciel, fleurie d'écume, plus haut que les pins de la côte : derrière elle chantait l'archipel.

Il se fit un silence pendant lequel Ulysse pensa à russer pour connaître le fin mot de ce qu'un jour Ménélas et l'ânier avaient dit :

— Il me venait des terres humaines, poursuivit-il, un vent où bruissait la voix des dieux. Par lui je connaissais la vie d'Ithaque, et, mon plus grand tourment...

— Ah ! dit-elle aussitôt, et elle colla sa chair tiède contre le flanc d'Ulysse pour permettre à l'Aphrodite de l'aider mieux, ma vie était terrible au milieu de l'amour. Ithaque, comme une braise, grésillait de caresses. Sou-

vent, l'été, je tissais dans l'ombre de ma chambre. Un battement d'ailes emplissait le ciel, un dieu se posait sur le seuil de ma porte. Il ouvrait ses bras, tendait ses lèvres. Il avait la grâce du cygne, la persuasion de l'or, et je disais : « Laissez, je tisse mon linceul, jamais plus l'amour... » Car je portais ton souvenir comme une graine miraculeuse qui fleurit tout un pays. Et j'ai dressé leur colère contre moi parce que je ne voulais pas me creuser sous leurs embrassements. Leur voix jalouse...

— Antinoüs... souffla Ulysse.

— Leur voix jalouse me parlait de Nausicaa...

— J'ai cherché ta chair dans leur chair, dit précipitamment Ulysse, la saveur de ta caresse et la forme de tes seins. Cela seul m'a permis de vivre. C'était toi que je tenais embrassée, c'était toi qui dormais à côté de moi, c'était ton pied qui venait se chauffer au creux chaud de mes cuisses quand le gel fleurissait l'huis. Je disais « Pénélope » à l'ombre impalpable, et mon désir découpait dans les ténèbres un vase à ta forme et que ta vie emplissait. A travers toutes, c'est toi que j'aimais.

Eros était sur eux.

— Viens ! dit Pénélope.

Elle le tenait par la main. Devant eux, jaillie des eaux de la nuit, se hérissait la cyprière : la petite flamme votive léchait la pierre écrite.

Ulysse frissonnait, il aspirait avec le vent même le tourbillon du désir, il le sentait contre sa peau aigre et chaud.

— Viens !

Les petits doigts peints serraient ses doigts, l'herbe bruissait, une vie divine naissait, une vie où s'expliquaient le rapide effondrement d'Antinoüs et la floraison soudaine du bonheur. Dans la nuit déchirée, la petite flamme éclaira le visage de Pénélope.

— Viens !

La barrière de thuya s'ouvrit d'elle-même devant eux : il se sentit entraîné à travers le froid feuillage plat par une grande force parfumée. La cyprière l'accueillit en soupirant. Une porte gémit.

— Attends, je vais allumer le calen.

Une flamme monta de l'huile et, comme une eau qui se retire, l'ombre laissa au sec sur le sable doré de la lampe, la grande chambre avec ses peaux et ses tapis.

Ulysse reçut vaillamment l'assaut du bonheur.

LECTURE III : Homère, *L'Odyssee* (traduction de Philippe Jaccottet), Édition La Découverte, Paris, 2004.

v. 120-181. Annexe 3

120 L'âme d'Amphimédon lui répondit alors :
122 « Enfant de Zeus, je me souviens fort bien de tout cela.
Aussi te conterai-je avec franchise et longuement
ce que fut la piteuse fin de notre vie.
Ulysse absent depuis longtemps, nous briguiions son épouse.
Elle, sans refuser l'odieux mariage ou en finir,
méditant d'envoyer sur nous le génie de la mort,
entre autres ruses avait inventé celle-ci :
elle avait fait dresser un vaste métier dans la salle,
130 y tissait un voile ample et fin, et nous disait :
– Mes jeunes prétendants, certes, je sais qu'Ulysse est mort ;
patientez toutefois pour les noces jusqu'à ce que



Scanne avec CamScanner

j'aie achevé ce voile, que le fil n'en soit perdu ;
c'est un linceul pour le héros Laërte, afin qu'à l'heure
funeste où la cruelle mort viendra l'abattre
il n'y ait nulle femme entre toutes les Achéennes
qui me reproche d'avoir laissé nu un mort si riche...
Ainsi nous parlait-elle, et notre âme fière acceptait.
C'est ainsi que ses jours passaient à tisser l'ample voile,
140 et ses nuits à défaire cet ouvrage sous les torches...
Ainsi, trois ans durant, elle dupa les Achéens ;
142 mais lorsque vint la quatrième année, et le printemps,
144 une femme qui savait tout nous renseigna,
et nous la primes défaisant le brillant voile ;
alors il fallut bien finir, mais par contrainte...
Lorsqu'elle nous montra la pièce qu'elle avait tissée
et lavée, plus brillante que la lune ou le soleil,
quelque dieu ramena Ulysse on ne sait d'où
150 à la pointe des champs, où Eumée avait sa demeure.

LECTURE IV : Homère, *L'Odyssee* (traduction de Philippe Jaccottet), Édition La Découverte, Paris, 2004.

v. 186-240. Annexe 4

« Femme, ce mot que tu as dit m'a meurtri l'âme.
Qui donc a déplacé mon lit ? C'eût été malaisé
même au plus habile homme, à moins qu'un dieu vînt à son aide,
qui l'eût facilement transporté en un autre lieu...
Mais des mortels, aucun, et fût-il vigoureux,
n'eût pu le déplacer. Car il est un secret
dans la structure de ce lit ; je l'ai bâti tout seul.
190 Dans la cour s'élevait un rejet d'olivier feuillu
dru, verdoyant, aussi épais qu'une colonne.
Je bâtis notre chambre autour de lui,
de pierres denses, je la couvris d'un bon toit,
la fermai d'une porte aux vantaux bien rejoints.
Ensuite, je coupai la couronne de l'olivier
et, en taillant le tronc à la racine, avec le glaive
je le planai savamment et l'équarris au cordeau
pour faire un pied de lit ; je le perçai à la tarière.
Après cela, pour l'achever, je polis le reste du lit
200 en l'incrétant d'argent, d'ivoire et d'or ;
je tendis les sangles de cuir teintes de pourpre.
Voilà le secret dont je te parlais ; mais je ne sais
si mon lit est encore en place, ô femme, ou si déjà
un autre, pour le déplacer, a coupé la racine. »
À ces mots, ses genoux et son cœur défailirent,
elle reconnaissait les signes décrits par Ulysse ;
toute en pleurs, elle vint à lui, jeta ses bras
au cou d'Ulysse, baisa son visage et lui dit :
« Ne m'en veux pas, Ulysse, toi qui fus toujours le plus
210 sensé des hommes : les dieux nous ont élus pour le malheur,
nous enviant la douceur de rester auprès l'un de l'autre
pour goûter la jeunesse et atteindre le seuil de l'âge.
Et aujourd'hui, ne va pas te fâcher ni me blâmer
de ne pas t'avoir tout de suite ouvert les bras !
En effet, tout au fond de moi, mon cœur toujours
redoutait que quelqu'un ne vînt ici pour me tromper
de ses discours : il en est tant qui ne pensent qu'à mal !
Même Hélène d'Argos, née des œuvres de Zeus,
ne se fût pas donnée à un homme d'un autre lieu,

220 eût-elle su que les belliqueux fils des Grecs
allaient la ramener dans sa demeure et sa patrie.
Sans doute c'est un dieu qui lui inspira l'acte infâme :
son âme, jusqu'alors, ignorait cet aveuglement
funeste, d'où nous vint le deuil à nous aussi¹.
Maintenant que tu m'as décrit le signe indubitable
de notre lit qu'aucun autre mortel n'a vu,
hors toi et moi et une seule de mes femmes,
Actoris, que mon père me donna lorsque je vins,
et qui gardait les portes de la forte chambre,
230 quelque cruel qu'il soit, mon cœur est convaincu. »
Elle dit, en Ulysse accroissant le désir des pleurs ;
il pleura, tenant sa femme fidèle, joie de son âme.
Bienvenue apparaît la terre aux naufragés
dont Poséidon a fait sombrer le beau navire
en haute mer, chassé par le vent et la houle ;
peu d'entre eux peuvent échapper à la mer grise, et nagent
vers le rivage : tout leur corps est ruisselant d'écume,
joyeux ils mettent pied sur la rive, loin du malheur :
ainsi fut bienvenu à ses yeux le mari,
et ses bras blancs ne voulaient plus se détacher du cou...



Le Primatice, *Ulysse et Pénélope*, 1563

Claudio Monteverdi (1567-1643)

Il ritorno d'Ulisse in patria

Acte II, scène 5



Pénélope et les Prétendants, Festival d'Aix 2024

Les Prétendants – Antinoüs, Pisandre et Amphinome – tentent de séduire Pénélope qui se refuse à eux. Chacun de ses refus

*Non voglio amare, no,
Ch'amando penerò.⁶*

est amplifié : d'abord simplement ces deux vers, puis les mêmes précédés d'un récitatif terminés par une douloureuse dissonance, enfin un troisième refus, interrompu par des silences, comme si Pénélope n'avait plus la force de refuser ou qu'elle se rendait compte de son peu de pertinence. D'où le recours à la rhétorique :

- comparaison entre l'amour et le magnétisme de l'aimant métallique (récitatif)
- sentence générale (récitatif)

Texte banal. La compassion que la musique inspire est obtenue – comme très souvent chez Monteverdi – par des dissonances et des fausses relations avec la basse. Le compositeur use encore d'autres procédés du pathétique :

- l'*abuptio* : un silence qui brise la ligne mélodique
- le *suspiratio* qui imite les soupirs et les sanglots
- le *passus duriusculus* : une montée ou, plus souvent, une descente chromatique qui donne l'impression que la voix se traîne péniblement

⁶ « *Je ne veux pas aimer, non / Car, en aimant, je souffrirai.* »

Acte III, scène 10



Mise en scène de Pierre Audi – Festival d'Aix 2024

Les Prétendants massacrés, Pénélope se refuse toujours à reconnaître Ulysse, malgré les témoignages d'Eumée, de son fils et maintenant de la nourrice. « *Amour me pousse à croire ce que je désire tant ; L'honneur m'ordonne d'aiguiser ma constance.* » Il faut qu'Ulysse décrive le drap à l'effigie de Diane qui recouvre le lit conjugal pour qu'on parvienne au *lieto fine*, aussi obligatoire dans l'esthétique du tout jeune opéra à Venise (1640) que le *happy end* hollywoodien.

La scène de reconnaissance proprement dite va passer du ou des récitatifs à l'air ou plutôt au duo. Du souvenir du sombre passé à la joie des retrouvailles, la musique abandonne les tons mineurs et les dissonances caractéristiques du langage douloureux et amer de Pénélope* pour devenir absolument consonante.

Il Ritorno d'Ulisse in patria - Acte III - Finale



« Ulysse et Pénélope ensemble », Festival d'Aix 2024

Olivier Braux

Quand passe Pénélope...

À force de l'imaginer austère, corsetée de respectabilité, avec sa fameuse « manie de faire de la tapisserie », mi dragon-de-vertu, mi dame-patronnesse, ennuyeuse à force de fidélité, on avait oublié qu'elle était oiseau par son nom même, qu'elle emprunte à la Sarcelle, oiseau comme Circé l'Épervière, comme Calypso qui loge parmi les effraies, les faucons et les corneilles de mer, oiseau comme les terribles, irrésistibles Sirènes, oiseau comme Eros, toujours ailé, et que, par-là, autant que par on ne sait quel mystère qui émane doucement d'elle, elle rejoint le monde des airs mêlé au monde marin, celui des monstres et merveilles où Ulysse s'est égaré pendant dix ans.



C'est une des surprises que nous a réservées le Cycle de *Pénélope aux mille trames* qui vient de sillonner le ciel austère de ce mois de février. Surprise heureuse aussi de trouver, autour des aèdes coutumiers des Mythes grecs, hellénistes et mythologues, voire traducteurs de *L'Odyssée* venus tout exprès nous apporter leurs lectures attentives et savantes, leurs hypothèses, les pistes encore largement ouvertes vers d'autres interprétations, d'autres sens possibles. Immense horizon pour lequel toutes expéditions restent à tenter. La plus belle rencontre fut cependant à travers les vers d'Homère, comme à travers les airs et chants de Monteverdi et de Fauré, et aussi de bien d'autres livres, qui en sont nés, d'un nouveau visage de cette petite reine-régente à moitié veuve et toujours en pleurs, concentrant sur elle les reflets mêlés des grandes héroïnes, ses sœurs : la douloureuse majesté d'Andromaque, les doutes et les souffrances d'Ariane abandonnée, l'inflexible détermination d'Antigone.

A cette diversité il faut bien ajouter un autre caractère, par laquelle elle rejoint et égale Ulysse, son héros, sans pourtant partager ses faiblesses, c'est la sagesse, puisque plus souvent que de vertueuse et de fidèle, elle est qualifiée de sage, c'est à dire surtout pleine de cette sagesse faite d'astuce, la fameuse *métis*, si largement reconnue à Ulysse, ce qui s'ajoutant à la vertu en fait une héroïne un peu exceptionnelle. Par ses stratagèmes et avec l'aide d'Athéna, c'est elle qui rend à Ulysse l'arc magique de la vengeance et finit par sauver Ithaque, dont elle prépare de longue main la délivrance par l'invention de la tapisserie, toujours tissée et détissée, qui se

révèle, puisqu'elle permet d'attendre le retour Ulysse, une machine de guerre aussi redoutable que le fameux Cheval de Troie.

Redoutable par son esprit, par la force qu'elle déploie pour sauver le royaume et reprendre le héros qu'elle aime, c'est pourtant par sa fragilité, son statut incertain, sa condition de mortelle, qui rend sa grande beauté bien frêle et presque dérisoire à côté de celle des déesses, qui proposent à Ulysse le mariage et l'immortalité : Calypso, celle qui, au bout du monde, *cache et étouffe*, le proclame : « *Il ne convient guère qu'avec les déesses les mortelles rivalisent d'allure et de beauté.* », mais si c'était par cette inégalité même que Pénélope conquiert les cœurs ? C'est ce qu'exprime en tout cas la subtile réponse d'Ulysse à Calypso :

« Puissante déesse, ne m'en veuille pas pour autant ; je sais bien
tout cela moi aussi : la sage Pénélope
n'offre aux regards ni ton allure ni ta beauté.
Elle est mortelle ; toi, tu ignores la mort et la vieillesse
Et pourtant je veux, je désire à longueur de journées
voir le jour du retour et revenir chez moi » *Odyssée*, V (v215-220)

Faut-il ajouter que nous le comprenons parfaitement ?

Hélène Moreau